

MADELEINE DESROSEAUX

# SUR LES CHEMINS

DE

# BRETAGNE

(2<sup>e</sup> série)

Contes du Soleil sur la Lande. — Contes d'Occident

Poèmes des Heures Bretonnes. — Poésies diverses

*(Avec photogravure de la tombe de Carnel).*



... J'ai hanté les pardons, les églises,  
les presbytères, les auberges, tous les  
lieux où l'âme bretonne éparpille son  
vol comme une abeille qui passe avec  
facilité de la rose au chardon.

... J'ai cueilli toute vive et bon fleu-  
rante une Bretagne qui sentait l'encens  
et le foin mûr, l'aubépine et le sureau,  
la cire ardente des cierges et l'ajonc à  
l'haleine miellée...

MADELEINE DESROSEAUX.

*(Extrait de la préface de la Bretagne Inconnue).*

EDITIONS DU CLOCHER BRETON

16, RUE UNION-CHRÉTIENNE

LUÇON

—  
1944

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

**La Bonne Auberge**, lever de rideau en un acte, représenté au théâtre de Lorient en 1900 (Editions du Clocher Breton, 1902.)

**Les Heures Bretonnes**, poésies (Perrin, éd.), 1930.  
(Ouvrage couronné par l'Académie Française).

**Du soleil sur la lande**, contes (Tallandier, éd.), 1932.

**Félix, clerc de notaire**, roman (Editions du Courrier Littéraire), 1935.

**La Bretagne Inconnue**, études bretonnes (Plon, éd.), 1938.

**Etudes et articles variés** dans divers journaux et revues (*Revue des Deux Mondes*, *Clocher Breton*, etc.).

## INACHEVÉ

**Le Château de la pluie**, roman (Première partie terminée le 27 mars 1939).

**Les Bons Plats de la Table Ronde**, livre de cuisine française et bretonne.

## ERRATUM

Page 63, 4<sup>e</sup> vers. — Lire :

La porte a son rosier grim pant et son jasmin (et non jardin).

*Tous droits réservés.*

MADELEINE DESROSEAUX

# SUR LES CHEMINS

DE

# BRETAGNE

(2<sup>e</sup> série)

Contes du Soleil sur la Lande. — Contes d'Occident

Poèmes des Heures Bretonnes. — Poésies diverses

(Avec portrait de l'auteur et photographie de la tombe de Carnel).

★ ★

... J'ai hanté les pardons, les églises, les presbytères, les auberges, tous les lieux où l'âme bretonne éparpille son vol comme une abeille qui passe avec facilité de la rose au chardon.

... J'ai cueilli toute vive et bon fleurante une Bretagne qui sentait l'encens et le foin mûr, l'aubépine et le sureau, la cire ardente des cierges et l'ajonc à l'haleine miellée...

MADELEINE DESROSEAUX.

(Extrait de la préface de la *Bretagne Inconnue*).

EDITIONS DU CLOCHER BRETON

16, RUE UNION-CHRÉTIENNE

LUÇON

—  
1944

## DU SOLEIL SUR LA LANDE

### SÉRAPHINE

Tous ceux qui ne se sentaient pas blancs comme neige, colporteurs, trimardeurs et besaciers, faisaient un détour pour éviter de passer devant la gendarmerie de Plouvenec. Une solide bâtisse avec des yeux partout, comme la bête de l'Apocalypse — trois rangées de fenêtres, lucarnes sur le toit, baies dans le pignon — et une girouette en zinc qui grinçait féroce dans le vent. Les Pandores de garde scrutaient la route ; ce qui leur échappait n'échappait pas aux femmes tapies derrière leurs rideaux comme des araignées derrière leurs toiles. Mais si la gendarmerie n'était pas tendre aux malandrins, pour les honnêtes gens quel lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix ! Le couloir vaste et bien lavé, baigné de soleil, était avenant et lumineux et le brigadier vous offrait un verre de cidre que les paysans n'avaient pas osé aduler d'eau. Au bas de l'escalier, une escadre de sabots indiquait qu'il y avait là des familles prolifiques groupées, encasernées avec leurs chats, leurs lapins, leurs poules comme la tribu de Noé dans l'arche. Les murs blancs, plâtrés de frais, donnaient à la maison un faux air de couvent rustique. Claire abbaye où l'on respirait un encens spécial : un parfum de vieilles vertus françaises mêlé à une bonne odeur de daube aux carottes. Pas de bruit, pas de dispute. Un baptême tous les ans. Dans la cour, grand pavois de lessive ; sur les fils de fer galvanisé, les chemises et les caleçons des gendarmes, jambes et bras gonflés de vent, faisaient une gymnastique effrénée. On eût dit des clowns sans tête exécutant mille fantaisies à la barre fixe. Tableau familial, démocratique et coloré.

Le 25 septembre, vers quatre heures du matin, Mme Loiseau, la femme du brigadier, qui, la veille, promenait dans les couloirs un ventre imposant, troubla le silence nocturne où se complait une honnête gendarmerie. Une course folle dans l'escalier, deux coups de poing dans une porte, une voix émue qui crie :

### AVERTISSEMENT DE LA 1<sup>re</sup> SÉRIE

Les ouvrages de Madeleine Desroseaux étant provisoirement à peu près épuisés, et des rééditions intégrales étant en ce moment impossibles, j'ai pensé, devant la persistance des demandes, et en attendant des temps meilleurs, à publier le présent recueil qui contient des contes du *Soleil sur la Lande* et des poésies des *Heures Bretonnes*. On y trouvera en outre, de la *Bretagne Inconnue*, le *Marchand de Louzou*, dont la maison Plon a bien voulu autoriser ici l'insertion, et quelques poésies inédites.

J'espère que, malgré sa forme modeste et condensée qu'imposent les nécessités de guerre, le présent livre trouvera près des lecteurs le bon accueil qui a été fait à ses aînés et qui a profondément touché l'auteur.

A. DEGOUL-DESROSEAUX,  
Luçon, Avril 1943.

### AVERTISSEMENT DE LA 2<sup>e</sup> SÉRIE

Devant l'accueil fait à la 1<sup>re</sup> série de *Sur les chemins de Bretagne*, — l'édition a été à peu près épuisée en moins de six mois — je crois devoir, malgré les lourdes incertitudes de l'heure actuelle, publier, sans plus attendre, la présente 2<sup>e</sup> série. Elle complète la précédente et les lecteurs des deux fascicules auront ainsi une vue d'ensemble sur un bon nombre des contes et poèmes de Madeleine Desroseaux.

Je remercie tous ceux qui, à l'occasion de cette publication, m'ont renouvelé l'assurance de leur sympathie et du souvenir fidèle qu'ils gardent à l'auteur disparu.

A. DEGOUL-DESROSEAUX,  
Luçon, Février 1944.

— Larboulette !... Larboulette ! Courez chercher Séraphine !

Une autre voix qui répond :

— On y va, chef !

En passant devant le logement du brigadier, Larboulette entendit une plainte aiguë à travers la porte. Une association d'idées se fit instantanément dans son esprit :

— Madame Loiseau qui crie comme une pie !

Séraphine est depuis trente ans sage-femme à Plouvenec. Une solide gaillarde active, adroite, pas exigeante, gestes vifs et parler rond, mais la tête très près de son bonnet de Pont-l'Abbé. Il lui est arrivé plus d'une fois, après avoir sorti le gosse, de sortir le père quand elle estimait qu'il était par trop saoul.

Séraphine habite rue aux Moutons. Larboulette, en quatre enjambées, est à sa porte. C'est la voisine qui répond :

— Séraphine ?... Elle est chez l'aubergiste du Sapin Cam, sur la route de Lorient.

— Au Sapin Cam ! répète Larboulette désolé, c'est à quatre kilomètres !

Il va rendre compte de sa mission au brigadier.

— Prenez Colibri, Larboulette, et allez vite !

Larboulette galope sur la route : une carrure terrible, une grosse moustache jaune sous un képi. Les bois s'éveillent dans le matin frileux de septembre. Des ramiers s'envolent au-dessus des cimes. Les talus couverts d'ajoncs sont tout dorés par la floraison d'automne. La terre résonne sous les sabots de Colibri et cette sonorité régulière rythme la rêverie sans malice de Larboulette... palalame !... palalame !...

Il arrive à l'auberge du Sapin Cam, ce qui veut dire en français Sapin Tordu. Un chapelet de pommes sert d'enseignes. Il frappe à coups de pied dans la porte sans descendre de cheval. Une mitre blanche s'encadre dans le linteau noir d'une fenêtre. C'est Séraphine qui vient parlementer.

— Descendez vite, c'est pour Mme Loiseau. Il est temps. Elle crie comme une pie !

Séraphine a mis Larboulette au monde et elle le tutoie.

— Pourquoi ne vas-tu pas chercher tonton Guillou ?

— Le docteur Guillou est à Kerzon, et puis vous savez bien qu'il n'est pas si adroit que vous. Les femmes disent

qu'il a des mains comme des battoirs et qu'il serait bon pour les juments.

— Tu es un enjôleur !... Encore un gosse du réveil !... Tous les ans, c'est la même chose. On fricote à Noël, on est gai, on perd la tête et à la Saint-Michel, on m'appelle d'un bout à l'autre de la commune !... J'en ai marre, moi, des enfants-Jésus !... Ce n'est pas une vie, vous me tuerez !... Hier soir, à Kerbigote... cette nuit au Sapin Cam... un dîner sur le pouce, six kilomètres dans les jambes !... J'ai passé mes soixante ans, mon fi ; je ne suis plus une jeunesse... As-tu une auto ?

— Non ! on trouvera une voiture dans le village.

— Tu es dingo, Larboulette !... Le village est loin... le temps de réveiller un paysan, le temps d'atteler !...

— A pied, vous auriez à peine une petite heure de marche.

— A pied !... tu n'y penses pas, mon garçon, je suis trop lassée. Tu vas me prendre sur ton bourin ou je ne bouge pas.

— En croupe !... Si on nous rencontrait ?

— Personne sur les routes à cette heure-ci... Et puis je ne te force pas... Au revoir !

Larboulette, perplexe, sent bouillir sa cervelle de gendarme. Que faire ? Il connaît Séraphine : une brave femme, mais entêtée comme un régiment de mules... Et Mme Loiseau qui crie comme une pie !... Mme Loiseau chez qui il va tous les dimanches manger la tête de veau de l'amitié !... S'il revient sans médecin ni sage-femme, quelle belle entrée il va faire à la gendarmerie !

Il heurte de nouveau à la porte :

— Séraphine !... Venez !

Séraphine descend, très digne, avec ses sabots, sa coiffe haute, sa jupe en double chaîne à plis, et son châle noir croisé sur sa vaste poitrine de matrone.

— Attendez, dit Larboulette, vous allez monter sur le talus et je vais faire approcher Colibri. Je vous débarquerai avant le bourg.

— Entendu !... En route, p'tit gas !

..

Séraphine, juchée sur Colibri, tient ferme Larboulette

par la taille. Ce n'est pas la première fois qu'elle monte à cheval. L'hiver, il y a des chemins de ferme bourbeux, ravinés par les pluies, où une voiture laisserait ses roues. On passe devant les petits bois de pins, devant les prairies toutes vertes de regain. Une fumée monte d'une métairie cachée derrière les arbres, elle ondule comme une molle écharpe et met un peu de vie dans le paysage immobile. Pas une âme sur la route bleue de goudron... Tout à coup, une corne d'auto éclate dans le silence matinal. Une Renault est en panne au croisement de Saint-Hernin. Le voyageur est descendu. Larboulette sent son cœur s'arrêter en reconnaissant le capitaine de gendarmerie :

— Gendarme !... eh ! gendarme !... Qu'est-ce que ça veut dire ?... c'est un enlèvement ?

— Mon capitaine, c'est la sage-femme.

— La sage-femme ?...

— C'est pour Mme Loiseau qui crie comme...

— Trêve de plaisanterie !... quelle est cette virago qui serre de près la maréchaussée ?

Du coup, c'est Séraphine qui répond :

— Virago !... Vous en avez un flair de chien de faïence, vous !... Virago !... Je ne moucharde pas les routes, moi ! je fais de l'ouvrage utile. Je suis une honnête femme, vous entendez ? ... Tout le monde me respecte et me salue dans le pays... Virago !... Si je suis une virago, vous vous n'êtes qu'un emmerdeur !

Larboulette pâlit. Il voudrait pallier par une formule d'excuse bien tournée. Séraphine ne lui en laisse pas le temps ; elle bourre de coups de sabots les flancs de Colibri qui prend le galop.

— Séraphine, murmura Larboulette, navré, Séraphine, vous n'auriez pas dû engueuler le capitaine... Sûr qu'on va avoir des ennuis.

— Fallait pas qu'il me provoque, rétorque Séraphine. T'en fais pas, mon petit, ton capitaine, il ne me mangera pas sans boire. J'ai les os aussi durs qu'une vieille poule qui ne pond plus.

— Une histoire avec un chef, c'est toujours un sale fourbi, soupire Larboulette... Vous lui avez parlé péremptoirement et en termes vexatoires.

\*\*\*

Le maire de Plouvenec travaillait à la mairie, dans son bureau ouvrant sur les champs. Une table chargée de papiers, un plancher de bois blanc, deux fauteuils où les mites ont fait des repas copieux marqués par autant de trous. Sur la cheminée, une glace verdie comme une eau stagnante... Crac !... crac ! fait la plume de M. le maire qui écrit et qui rature, encouragé par le sourire de M. Doumergue, dont le portrait, découpé dans un illustré, est piqué sur le mur. La mairie de Plouvenec est vraiment la maison commune : on y entre comme chez soi. Pas d'huissier, pas de garçon de salle qui vous arrête au passage. Chacun sait où il va. Tout le monde se connaît. Inutile d'annoncer les visiteurs.

Deux coups secs et résolus ébranlent la porte en sapin du Nord :

— Trez !... fait le maire.

Séraphine entre comme un ouragan :

— Bonjour, Monsieur de Murelles, Mme la comtesse va bien ?

— Bonjour, Séraphine, ça va, prenez ce fauteuil... c'est le plus solide.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— C'est rapport à mon histoire avec ce cochon de...

— Je la connais... ça c'est passé hier matin... vous avez été un peu vive, Séraphine.

— C'est pas moi qui ai commencé. J'ai de l'éducation. Larboulette a été appelé par ce sale marsouin-là. Paraît que je vais être déférée au tribunal. Je vous préviens que je ferai défaut. Si on me condamne, je ne paierai pas un sou. On vendra mes frusques sur la place aux poulets, et je foutrai le camp d'ici. J'en ai assez de faire des kilomètres sur les routes, j'en ai soupé d'un pareil trimard. Je m'installerai à Lorient. J'aurai le tram, c'est-à-dire mon auto pour dix sous. J'y serai toujours mieux que sur un bourin de gendarme. Les ouvriers du port gagnent bien. Je n'aurai pas peur de me faire payer et je pourrai mettre quatre sous de côté. Et j'irai dans des maisons chics où il y a le gaz pour faire bouillir mon eau. Si vous croyez que c'est rigolo de souffler sur les tisons et de bouffer de la fumée et de la cendre !... Ah Gaste ! quel métier je

fais ici !... Et dire que j'ai été insultée par cette grande saucisse, moi qui me crève pour la population !

— Calmez-vous, Séraphine, ... Vous êtes une brave femme. Si vous n'étiez pas si forte en gueule, on vous canoniserait... Je vais aller voir le capitaine et tâcher d'arranger ça.

..

Deux heures après, le maire de Plouvenec faisait un virage savant dans la cour de la gendarmerie du chef-lieu.

— Très heureux de votre bonne visite, Monsieur le maire.

— C'est le maire et c'est l'ami qui viennent vous voir, capitaine. Une de mes administrées n'a pas été très diplomate envers vous.

— Vous pouvez dire qu'elle m'a injurié... elle m'a traité...

— Je sais. Un mot qui rime avec ambassadeur.

— La rime est même riche... Eh bien ! elle saura ce que ça lui coûtera, Séraphine... J'ai envoyé un rapport au parquet.

— Vous le retirerez, capitaine.

— Et pourquoi, monsieur le maire ?

— Vous abandonnez cette petite vengeance dans l'intérêt de ma commune et par humanité pour mes ruraux. Si l'on embête Séraphine, elle s'en ira. Quelle sage-femme voudrait s'enterrer à Plouvenec ?... Un bourg perdu... ni chemin de fer ni cinéma... des fermes isolées avec des lits-clos, une lampe qui fume, une cheminée de pierre comme au temps de Duguesclin... Je serais obligé de faire voter une subvention... Et mon budget à boucler ?... Il me faut à tout prix une sage-femme. Le médecin est trop cher. D'ailleurs, ce n'est pas lui qui irait bichonner les gosses et, à l'occasion faire la soupe. Séraphine fait tout ça.

— Dites tout de suite que votre Séraphine est un ange.

— Un ange ?... Ma foi, elle a du souffle... on pourrait lui confier la trompette du jugement dernier... Voilà une pauvre femme qui sera plus riche que nous dans l'autre monde. Elle sera riche de tout le bien qu'elle aura fait.

— Désolé, monsieur le maire, je voudrais bien vous être agréable, mais il y va de ma dignité.

— Pour mesurer l'injure il faut voir de qui elle vient. Le mot de Séraphine, c'est de l'indignation traduite en langage populaire. Vous l'avez appelée virago... Le peuple

n'a pas la même langue que nous ; les tribunaux devraient le comprendre. Si Cambronne avait été un simple pioupiou, son mot célèbre n'aurait jamais été un mot historique. Il eût été trop naturel... Je vous dis que sous une rude écorce Séraphine cache un cœur admirable.

— Il faudra polir l'écorce.

— Rien à faire, inéducable. Une âme peuple, large, claire, ouverte à toutes les pitiés, mais impulsive et violente... A côté de ça, une intelligence naturelle, une raison jamais en défaut. Elle m'a souvent donné de sages avis. Il y a plus de bon sens sous son bonnet de paysanne que sous les douze chapeaux à boucles de mes conseillers.

— Vous voulez me convaincre que Séraphine est le grand homme de Plouvenec... Vous êtes un excellent avocat, monsieur le maire, ... vous pourrez venir la défendre à la barre.

— Je veux croire qu'il me suffira de la défendre ici... Voyons, capitaine, une femme âgée qui a derrière elle une vie droite et saine... un dévouement rare... une philanthropie qui s'ignore... Séraphine au tribunal !... toute la population viendrait l'acclamer !... Notez qu'en la défendant, je défends les pauvres de la commune et il y en a !... des ouvriers agricoles avec des nichées d'enfants... des ménages que le chômage ruine en quinze jours... Si on comptait tous les clients qui ne paient pas et à qui Séraphine ne présente jamais sa note !... On devrait lui voter une retraite.

— Pourquoi ne pas la classer comme monument historique avec entretien à la charge de l'Etat ?

— C'est une idée... Séraphine a dans son cœur une chapelle secrète, une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Bon-Secours, et cette chapelle-là en vaut bien une autre... Al-lons, capitaine, un bon mouvement... Et, en échange, ... un coup de pouce pour la rosette... Mon neveu, le député...

— ... C'est un gros sacrifice que vous me demandez... Alors Séraphine est un animal sacré, on ne doit pas y toucher ?

— Un animal sacré, oui... genre crocodile du Gange. Il faut la prendre comme elle est.

..

A trois cents mètres du bourg, assise sur un talus, entre

deux touffes d'ajoncs, Séraphine guette le retour de M. le maire. Une inquiétude qu'elle ne veut pas s'avouer lui fait un front houleux, creusé de rides comme un fleuve sous le vent. Elle a plus souvent les yeux au loin que sur son tricot. La route toute droite offre une montée d'un kilomètre. En face, au-dessus d'une haie, deux cornes noires pointent comme une lyre : c'est une vache qui rêve. Avec ses méplats durs et ses joues comme passées au vermillon, Séraphine, les traits figés, entre les bouquets rugueux, dorés comme des gerbes d'autel, a l'air d'une vieille sainte Anne en bois, taillée à coups de hache et copieusement enluminée.

Dès qu'elle aperçoit l'auto du maire en haut de la côte, elle se laisse glisser dans le fossé et la voilà au bord du chemin, une aiguille à l'oreille, son bas commencé dans la poche de son tablier. Elle fait avec les bras de grands gestes de moulin à vent. La voiture s'arrête. M. de Murelles met la tête à la portière :

— La bataille est gagnée, Séraphine !...

Séraphine se fape sur les cuisses et explose en un rire sonore, contagieux qui gagne le maire et le chauffeur.

— Vous l'avez eu, ce cochon laid ! ce veau gueulant ! cette bourrique vérolée !... ce...

— Arrêtez la litanie, Séraphine !... pas de mots fulminants !... pas de paroles à la dynamite !... Je vous ai tirée d'un mauvais pas, il ne faudrait pas recommencer...

— N'avez pas peur... je l'ai dit à Larboulette et aux autres... On ne me verra plus à cheval ; il y a trop de chameaux sur les routes, ni en moto... peut-être en avion.

— Ça, c'est un projet en l'air, Séraphine.

— Le capitaine !... quelle gueule de raie il doit faire !... Ah ! foustrouille !... Merci ; monsieur le maire... on ne m'y reprendra pas... Les paysans viendront avec leur char-à-bancs ; tant pis si ça les dérange... Je ferai comme la reine d'Angleterre, je ne voyagerai plus qu'en carrosse !

## LE LEGS BOISSEC

La mairie-école de Coat-Rinou, large et haute, a l'air de jouer des coudes au milieu des toits de chaume ; trois fenêtres au-dessus d'un perron, une cour sablée, sans une fleur, sans un arbre, ayant la poésie d'une cour de caserne. Au rez-de-chaussée, deux classes de garçons où les ruraux viennent apprendre à lire. Au premier, à droite, le logement de l'instituteur ; à gauche, une pièce pour le maire et les conseillers. Mais si le décor municipal manque de grâce avec son bâtiment au dessin sec et linéaire, son sol chauve et nu comme un îlot maudit, il bénéficie du charme débordant des toits d'alentour, des toits bretons tout verts, en avril, de mourron, d'herbes, de plantes grasses, et tout roses en juin quand les sédums sont en fleurs. Le bas Coat-Rinou est composé de maisonnettes coiffées de paille : petites fenêtres où flambent des géraniums rouges, linteaux noirs où s'encadrent les capots moyenâgeux des paysannes, granit couleur du temps, chaumines du petit Poucet, demeures archaïques des fileuses, des vieilles conteuses de légendes, cheminées empanachées de foins, d'où monte une fumée vivante, toits rustiques changeant avec les saisons... Tableau villageois, frais et naïf comme un air de ronde.

Quant au Coat-Rinou d'en haut, mieux vaut n'en pas parler. Avec ses maisons neuves alignées, aux façades fraîchement crépies, fardées de blanc et de rose comme des figurantes de théâtre forain, il est d'une banalité désespérante. La Bretagne moderne et la Bretagne ancienne s'y heurtent violemment. Le distributeur d'essence nargue la dernière calèche et les sons aigres du piano mécanique sortent par bouffées de l'auberge aux bancs boiteux tandis que la vieille Mathurine, assise devant sa brouette, brandit un merlan par la queue en criant :

— Pesket ! pesket ! (poisson ! poisson !)

\*\*

Ce matin-là, de bonne heure, maître Coroller, maire et tabellion, monta lestement l'escalier de bois bien lavé et qui sentait le sapin frais. Une pile de dossiers sur la table. M. le maire se mit courageusement à la besogne. A dix heures, on frappa à la porte. C'était Béroù, le facteur rural, tenant à la main son képi fatigué : deux gros yeux de chèvre sans malice, un nez rouge taillé dans une betterave.

— Salut ! monsieur le maire.

— Une minute, Béroù. Asseyez-vous.

Béroù se laissa choir sur le banc de chêne réservé aux visiteurs. Il allongea ses longues jambes où pesaient les quinze kilomètres de sa tournée quotidienne, montrant ses grosses semelles pourvues d'une terrible mâchoire de clous.

— Alors, Béroù ?... Qu'est-ce qui vous amène ?

— C'est moi que j'ai l'honneur de solliciter le legs Boissec,

— Le legs Boissec !... sacré Boissec !... il nous en donne un tintoin avec sa cage à lapins !... Il aurait mieux fait de la laisser à ses héritiers !... Au diable les philanthropes !... Ce qu'ils sont empoisonnants !... Vous êtes dix à demander le legs Boissec !... je vais faire neuf mécontents... Vous entendez, Béroù ?... neuf de mes administrés vont me souhaiter de mourir de la peste ou du choléra ou dans un fossé avec mon auto sur le dos... J'étais bien avec tout mon parti, je vais avoir des ennemis, on va me fusiller du regard, me verser du venin sur la tête, m'épier, me mijoter des haines de village... C'est dégoûtant !... Ah ! Boissec Joachim, tu peux te vanter d'avoir eu une riche idée !... Voyons ce qu'il dit, cet animal-là.

M. le maire fouille dans un tiroir et en tire un dossier. Il lit sur un ton plein de componction, par habitude professionnelle, le testament olographe qui déchaîne tant de luttes et d'ambitions.

— « Je soussigné, Boissec Joachim, sain de corps et d'esprit, lègue à la commune de Coat-Rinou une somme de dix mille francs et ma propriété du bourg composée d'une grande pièce, d'un grenier auquel on accède par une échelle toute neuve, et d'un jardin clos d'aubépines dans lequel se trouvent un poulailler et un cabinet d'ai-

sance peinte en vert, couleur qui ne pourra être changée car elle s'harmonise avec celle du laurier voisin. La jouissance de cette propriété sera donnée gratuitement, pendant dix ans, à une famille nécessiteuse et intéressante de la commune ayant au moins trois enfants. Le père devra prendre l'engagement d'honneur de faire le possible pour repeupler la France, dont la faible natalité est un sujet d'inquiétude pour tous les patriotes. Le bénéficiaire devra tailler la haie tous les ans, blanchir les murs tous les six mois et dire une prière tous les jours pour l'âme de son bienfaiteur... » Ouf !... crétin de Boissec !... il lâche la plume pour le goupillon... Obliger un maire socialiste à débiter de l'eau bénite !... c'est de mauvais goût !... on va me traiter de réactionnaire... il y a de quoi faire rater ma réélection... j'aurais mieux fait de refuser le legs... Voilà ce qu'a dit le *de cujus*... Vous êtes dix à convoiter le château.

— Si j'étais tout seul je ne viendrais pas vous trouver.

— C'est juste, combien avez-vous d'enfants ?

— Cinq et demi, monsieur le maire : ma femme attend le sixième dans quatre mois et quinze jours.

— Vous comptez les jours, vous pourriez peut-être aussi compter les heures ?

— Si ça vous fait plaisir, monsieur le maire... c'est après le banquet du quatorze juillet... vous m'aviez invité... le fricot, la Marseillaise, le café aux trois couleurs !... on s'en va de bonne humeur... D'ailleurs mon dernier, Ange-Marie, est né un quatorze avril, neuf mois jour pour jour après la fête nationale...

— Ange-Marie !... appeler Ange-Marie un enfant de la République !... c'est idiot, Béroù... Vous auriez pu l'appeler Marceau ou Danton.

— Excusez, monsieur le maire, je ne connaissais pas ces saints-là.

— Vous gagnez bien, Béroù.

— Neuf mille huit cents francs, pour sept personnes, bientôt huit.

— Vous touchez des uniformes, ça représente une somme au prix où sont les vêtements.

— Les chiens sont habillés à l'œil toute leur vie, ils ne sont pas plus heureux pour ça... Et les godasses, monsieur le maire, et les godasses !... On en mange sur les routes !

— Vos godasses, elles doivent se défendre avec de pareilles dents. Et les petits profits ?

— Les étrennes ?... c'est pas ça qui pèse lourd dans mon sac.

— Vous lisez les lettres aux fermiers.

— Oui, je récolte un verre de cidre.

— Et la mère Fellic et le père Le Goff à qui vous apprenez à signer ?

— Je suis payé avec des poires et des figues... une monnaie qui me fout la colique.

— Ce n'est pas la colique que vous aviez quand on vous a trouvé dormant sous un pommier avec votre boîte renversée à côté de vous... Même que le vent avait emporté les lettres dans la rivière.

— Je les ai toutes repêchées, monsieur le maire, je me suis jeté à l'eau comme pour des chrétiens.

Pas de blessure de guerre ?

— J'ai été gazé à Massiges... Un malheur qui ne se voit pas... Si j'avais eu la chance d'avoir une jambe ou un bras en moins, je serais rentier de l'Etat... mais je tousais, je crachais... je n'y comprenais rien... Au lieu d'aller voir le médecin, j'ai eu le tort d'écouter les commères... je buvais sur du bois de réglise, sur des clous rouillés, sur...

— Vous buviez surtout sur le comptoir... C'est une faveur qu'on vous a faite de vous nommer facteur des postes.

— Je n'avais plus la force de travailler la terre, alors je me suis mis dans les lettres.

— On vous a pris par protection car, pour un homme de lettres, vous avez une instruction plutôt rudimentaire... il y a des adresses que vous ne pouvez pas lire.

— L'été !... quand il y a des touristes... des noms à coucher dehors avec des doubles V... des noms d'Américains, de Boches et autres Indiens... il y a encore un vieux fou à l'hôtel du Pélican qui se fait écrire au nom de Viltève et qui veut qu'on l'appelle Ouilssiou... c'est une manie... Regardez si je vous mens... J'ai une lettre chargée pour lui, il n'était pas là quand j'ai passé tout à l'heure.

— Voyons... John Wilthew... Evidemment... on ne peut pas demander à un facteur rural de connaître la langue de Shakespeare.

— Je connais tous les noms du pays... il y a des adresses foutues comme l'as de pique... je les déchiffre très bien.

Bérou extrait de sa poche une lettre dont l'enveloppe est quelque peu défraîchie. Elle porte le cachet de Sainte-Tréphine (Côtes-du-Nord). Le maire met ses lunettes, tourne et retourne le papier entre ses doigts, visiblement embarrassé pour traduire le grimoire. Bérou triomphe bruyamment :

— C'est pas commode à lire, hein ?... C'est la mère Quellec qui écrit à son garçon. J'ai gardé la lettre parce qu'on ne trouve Jop qu'à l'heure de midi.

— Vous direz de ma part à la mère Quellec que ces L sont trop grasses et que ce Q est trop maigre.

— Je ne dis jamais d'indécences aux clients... et j'entretiens tout ce que je sais. J'en connais des histoires !... Si je les racontais, la moitié des hommes du bourg s'arracheraient le poil...

— Mais, Bérou, vous êtes logé, vous... Le Gal Isidore qui demande également le legs Boissec va être sur la rue à la Saint-Michel.

— Moi aussi... le propriétaire reprend sa maison... nous allons être expulsés comme des punaises.

— Etes-vous prêt à jurer sur l'honneur que vous ferez tout le possible pour repeupler le pays ?

Bérou lève la main.

— Je le jure !... six enfants en huit ans !... on ne peut pas dire que je suis un « feignant ».

— Alors, à votre avis, vous méritez combien de points ?... dix sur dix ?

— Vous pouvez bien aller jusqu'à douze ou quinze ?

— Ah ! Bérou, quel mathématicien vous faites !... Si je vous fais profiter du legs Boissec, je pense que vous m'en serez reconnaissant ?

— Jusqu'à la gauche, monsieur le maire.

— Vous ne croyiez pas si bien dire !... Il ne faudrait pas vous aviser de débiter la municipalité... ni vous amuser à aller porter la bannière aux processions, vu que ça ne biche pas avec le curé.

— Compris !... Mélanie ira toute seule à la messe... les femmes, ça ne compte pas !

## UNE PIÈCE RARE

**N** vieux Rouen magnifique. Il figure en bonne place dans la collection de mon oncle, homme de goût, qui, depuis trente ans, fait la chasse aux céramiques. Une pièce rare venant de chez un brave curé de campagne dont je vous tairai le nom pour ne pas le contrister. Il habite, sur une étroite bande de terre qui tend le cou dans l'Océan, un presbytère moisi : deux pièces en bas, deux pièces en haut. Dans son jardin bordé de buis, s'épanouit une des plus belles fleurs de France : la fleur d'hospitalité. L'hiver, quand le vent de mer secoue les fenêtres, hurle dans les cheminées, entoure la maison d'une ronde infernale pleine de cris, de menaces, de sifflements furieux, on respire dans la salle à manger une atmosphère que réchauffent la confiance et un bon feu de bûches. On est bien à sa table rustique ; la lampe à pétrole verse une lumière douce aux yeux ; des mots de bon accueil vous font remonter à des temps fraternels et révolus.

Sur la table, recouverte d'une toile cirée, est posée une sonnette à main — comme celle de l'élévation — pour appeler Barbe, la servante. Celle-ci porte la « chicoloden », la coiffe à oreilles de chat de Saint-Pol-de-Léon. Elle a, dans la vaste cuisine, un lit clos dont chaque battant prend air par un jour en forme de cœur. C'est à travers son cœur qu'elle voit son curé quand le « tad-mad » (1), appelé la nuit auprès d'un moribond, vient prendre ses gros souliers de chemineau qui sèchent devant les tisons.

..

M. le curé, de famille paysanne, avait entendu souvent parler d'une tante enrichie dans les affaires. Brouillée avec les siens, elle n'avait jamais repris le chemin de la ferme. A son décès, on apprit que son avoir avait été mis en viager, sauf le mobilier. Un notaire de Vannes annonça

(1) Tad-mad, bon père.

l'envoi de meubles et d'objets divers représentant toute la succession. La chambre et la salle à manger de la tante remplacèrent avantageusement au presbytère les bahuts branlants et mangés des vers. On abandonna à Barbe deux grandes caisses clouées qui furent déposées dans la cuisine.

Barbe, dans sa hâte de les inventorier, courut chez le sacristain, lequel habitait dans l'ancien ossuaire. Elle ne trouva que sa femme :

— Où est Mathurin, Marie-Joieb (1) ?... J'ai besoin de lui pour un coup de main.

— Mathurin ?... il est dans l'église en train de repeindre le catafalque.

Barbe trouva l'artiste accroupi devant son pot de peinture posé à même les dalles. Les tibias en croix, d'un beau gris-argent sur fond noir, étaient décoratifs, mais le chef-d'œuvre c'étaient les têtes de mort ! Les maxillaires copieusement garnis de dents stylisées, toutes pareilles, minces et pointues comme des clous, faisaient penser à des mâchoires de requin.

Mathurin, devant l'insistance de Barbe que la curiosité enflérait, dut abandonner ses pinceaux pour aller ouvrir les colis à grand renfort de tenailles et de marteau.

Déception ! la première caisse contenait douze pantalons de femme brodés et ajourés, six chemises de linon rose, trois robes cloches à volants et deux chapeaux à panaches. Rien qui put servir à un brave curé de campagne ou à sa rustique servante. On offrit le tout aux bonnes sœurs.

— Les robes serviront pour jouer du Labiche, dit la mère supérieure. Quant aux chemises roses, Dieu soit loué ! on va pouvoir habiller de neuf les angelots.

La seconde caisse, en revanche, était remplie de vaisselle. Barbe y fit des découvertes merveilleuses et son enthousiasme débordait en un flot de paroles :

— Des pots à confitures, aotrou person (2) !... des assiettes, des bols, une bassinoire, un réchaud, un moutardier avec un petit cochon et un plat magnifique, un énorme plat creux dont nous avons bien besoin pour les grosses

(1) Marie-Joieb, Marie-Joseph.

(2) Aotrou person, Monsieur le Curé.

pièces. Il est à fleurs bleues et jaunes, ça servira dans les grandes occasions.

..

L'occasion ne tarda pas à se présenter. La confirmation amena Monseigneur par des chemins ravinés où l'auto faillit laisser ses pneus. On était en mai ; les talus bretons avaient pavoisé, les genêts en fleurs y déployaient des oriflammes jaunes et les digitales, des étendards roses. Quelle affaire pour le curé et quelle affaire pour Barbe !... Celle-ci, dans sa grande cuisine à la cheminée de pierre, depuis le matin, n'avait pas quitté la ligne de feu. Elle commandait à ses aides de camp : deux marmitones portant la coiffe du pays. Il y avait de nombreux convives. Un superbe merlu, entouré de persil et de citron, était couché dans le beau plat fleuri. M. le curé avait pensé à tout. Il était allé lui-même à la cave chercher une bouteille de vin canonique, car il provenait des vignes d'un vénérable chanoine. Il avait même poussé la précaution jusqu'à aller inspecter, au fond du jardin, le petit édifice qui se cache derrière les fusains, endroit déshérité dans tous les presbytères de campagne : un toit qui pleure, un banc boiteux ; on y dérange toujours quelque bête plus ou moins sympathique : papillon de nuit, crapaud mélancolique, araignée occupée à tendre dans les angles ses petits hamacs de toile. M. le curé jeta le coup d'œil du maître... rien de fâcheux... les escargots avaient marqué leur passage sur les murs par de longues traînées d'argent. Cette visite n'était pas inutile, car la carabassen (1) ne savait pas lire et elle aurait pu laisser trainer... M. le curé riait de bon cœur en pensant à l'étourderie d'un de ses confrères... Reçu à la cure de Plouvignon avec tous les honneurs qui lui étaient dûs, Monseigneur se rend au discret local où Louis XIV lui-même eut été obligé d'aller à pied, l'allée qui y conduit n'étant pas carrossable, et qu'est-ce qu'il y trouve... sa lettre pastorale pendue au clou !... L'histoire, comme un oiseau joyeux, s'était envolé d'un presbytère à l'autre, entre l'Aulne et la Penfeld.

Monseigneur sourit en voyant le merlu.

(1) Carabassen, nom donné aux bonnés de curés.

— Beau poisson !... Et quel plat !... Je n'ai jamais vu le pareil !... Curé, où prenez-vous votre vaisselle ?

— Ça me vient de famille, Monseigneur, c'est commode quand on est nombreux.

— Alors, tout s'explique, dit l'Evêque.

Monseigneur — bon prince de l'église, visage avenant et jeune — était très populaire. On lui savait gré de ne jamais oublier la Bretagne et de porter sa petite patrie dans son cœur. Il parlait la langue nationale et comprenait que les saints du pays, les vieux saints défricheurs de landes et défricheurs d'âmes, qui ont donné leurs noms à tant de nos coins de terre, eussent leurs places marquées dans nos églises. Il leur pardonnait volontiers de n'avoir pas eu l'investiture officielle. Il avouait même leur reconnaître une certaine saveur, à ces bienheureux des chapelles de la côte, laideurs sympathiques avec leurs colliers de barbe, leurs cheveux bouclés, leurs bouches largement fendues, leurs nez en pinces de homard, bonnes têtes de calfats et de pêcheurs déjà vues sur les quais de Quiberon ou de Douarnenez.

Barbe apporta la poularde, rôtie à feu clair et dorée à souhait, puis sa dernière « création », un gâteau au chocolat voilé d'une crème à la vanille ; un de ses triomphes. Monseigneur en reprit. Un verre de cordial mit un final brillant à cette harmonie gastronomique.

Monseigneur se leva, et dit les grâces en breton :

— Trugaré d'oh, men Doué, aveit ol er madigeu hun és débret. (Merci, mon Dieu pour toutes les bonnes choses que nous avons mangées.)

Tout s'était passé pour le mieux. M. le curé ne se reprochait qu'une chose : une impatience à la messe de six heures à laquelle assistent principalement les valets de fermes et qu'on appelle poétiquement la messe des bergers.

Le repas fini, et après avoir fait le tour des groseillers et des framboisiers, Monseigneur remonta en auto. Il regardait avec attendrissement ce bon curé qui, à soixante-dix ans, faisait des tournées de facteur rural ; le jardin désuet aux fleurs démodées, campanules, violiers, pétunias ; la maison bretonne, si accueillante, si cordiale, et il partit, la lèvre épanouie par un bon sourire.

..

Lendemain de fête. Le presbytère, rendu à son silence et

à sa solitude, était triste comme un sanctuaire dont on a éteint les cierges. L'âme du jardin entrait par la fenêtre ouverte : un parfum d'œillets et de séringats. Les voix de la terre ici, c'est un sifflement de merles, un chant de coq, une sonnerie de cloches tombant goutte à goutte sur les champs comme une pluie sonore. Parfois, une corne d'auto vient avertir d'un rapide passage de touristes dédaignant de s'arrêter à l'humble église qui ne figure pas dans les guides.

M. le curé, un peu las, prenait son café au lait sur la table de cuisine ; Barbe, raidie elle aussi par l'effort de la veille, s'appêtait à ranger la vaisselle, quand on frappa à la porte :

— Entrez !

C'était M. Kervella, l'antiquaire qui tient à Brest une boutique achalandée, M. Kervella qui, bien que se prétendant catholique, a emprunté à Israël toutes ses ruses commerciales et toute sa rapacité héréditaire.

— Rien à vendre, Monsieur le curé ?

— Rien, Monsieur Kervella.

— Comment rien ?... vous n'allez pas garder ça ici ?

— Et pourquoi donc, monsieur Kervella ?... J'y tiens beaucoup, ça me vient de famille.

M. Kervella avait déjà mis sa patte velue d'araignée sur l'imposante pièce de faïence, échouée sur la table du presbytère comme un vaisseau sans mât.

— Nous avons besoin d'un grand plat, surenchérit Barbe.

— Quand Monseigneur vient, on est parfois nombreux, ajouta M. le curé.

M. Kervella éclata d'un gros rire :

— Vous servez ça à table ?... Ah ! monsieur le curé, vous en avez de bonnes !... Mais ce n'est pas un plat !

— Comment, ce n'est pas un plat ?

— Ce n'est pas un plat... c'est un bidet... un des premiers bidets... Vous servez à Monseigneur une cuvette où la marquise a peut-être siégé !

— Un quoi ? dit Barbe.

— C'est un... vous en êtes bien sûr, monsieur Kervella ?

— Absolument certain. Je vous parlerai tout ce que vous voudrez. Un bidet sans jambes, un animal infirme et qu'il importe de réformer au plus tôt.

M. le curé et Barbe se regardèrent, ébranlés dans leur foi par la vigoureuse affirmation du revendeur.

— Combien m'en donnez-vous, monsieur Kervella ?

— Vingt francs, monsieur le curé.

— Si vous m'en donnez vingt francs, c'est que ça en vaut quarante.

— Ah ! vous savez vendre, monsieur le curé !...

M. Kervella partit avec son paquet sous le bras.

..\*

Un beau matin de juin, nous déambulions, mon oncle et moi, dans Brest, la turbulente cité maritime pleine de cols bleus, de bruits de sirènes et de musique de pick-up. Plougastel, reliée à la grande ville par le nouveau pont, y déverse ses groupes pittoresques de paysannes : jupes en drap rigide, petits châles de coton bleu à pointes, coiffes de sceurs tourières.

Il fallut s'arrêter devant l'étalage d'un brocanteur où voisinaient pêle-mêle les vieux saints de bois, les chandeliers de cuivre, les brûle-parfums de bronze, les potiches de Chine et les coquillages des îles. Le revendeur, flairant un client, parut sur le seuil. Ce Breton, entré comme novice il y a dix ans dans la franc-maçonnerie commerciale, aurait mérité d'accéder aux plus hautes dignités.

— Rien de nouveau, monsieur Kervella ?

— Pardon !... une pièce rare... un vieux Rouen magnifique... regardez-moi ça !... quel coloris... et pas une fêlure...

— Ma parole, mais c'est...

— Un bidet !... un des premiers bidets... un bidet du dix-huitième !... il a dû appartenir à Mme du Barry ou à Mme de Pompadour.

— Combien, monsieur Kervella ?

— Dernier prix, quatre cents.

— Vous êtes fou... Trois cents, si vous voulez et c'est trop cher.

— Prenez-le. J'y perds ; mais vous êtes un si bon client !... Et maintenant asseyez-vous, je vais vous dire d'où ça vient. Pas de supplément de prix pour l'histoire. Imaginez-vous qu'au cours d'une tournée dans les bourgades de la côte, j'entre dans un presbytère moisi pensant y trouver quelque panneau ancien ou quelque vieux saint réformé, et qu'est-ce que j'aperçois sur la table ?...

## LA REINE DES COURLIS

MADemoiselle Koulmic martelait de ses hauts talons les pavés pointus de son port natal. La mer apparaissait au bout des ruelles, derrière la forêt desséchée et squelettique des mâts. Des pêcheurs, vêtus de toile à voile rose-saumon ou rouge-brique, passaient portant des paniers de thons, gros poissons de zinc aux nageoires dressées, aux reflets de métal, à la queue découpée à l'emporte-pièce. Hautes en couleurs, les silhouettes des hommes se détachaient vigoureusement sur la grisaille des maisons. Les « friteuses » (1) se hâtaient dans un claquement de sabots. Pendant la saison, toute la petite ville sentait l'huile chaude, la sardine et le goudron. En passant devant l'usine de conserves où, il y avait huit jours à peine, elle était employée, Mlle Koulmic rumina des paroles vengeresses... la tyrannie du capital... les patrons-vampires... le grand soir. Toute une littérature révolutionnaire houlait dans son cœur.

Mais quand elle se vit dans le cabinet du juge de paix à côté de son ex-patron qui la regardait avec un sourire ironique, elle se sentit mal à l'aise et avala net son discours.

— Alors, mademoiselle Koulmic, qu'est-ce que vous demandez ?

— Une indemnité, Monsieur le juge, une indemnité pour brusque renvoi.

— Vous êtes majeure ?

— Oui, monsieur le juge, j'ai vingt-trois ans.

— Monsieur Lorrec, en quelle qualité avez-vous engagé Mlle Koulmic ?

— En qualité de dactylo-secrétaire, monsieur le juge.

— Et vous l'avez congédiée ?

— J'ai été obligé de me priver de ses services au bout de huit jours. Je lui ai payé un mois entier, c'est moi qui ai été roulé.

(1) Friteuses, ouvrières qui travaillent dans les usines de conserves.

— Pour quelles raisons l'avez-vous renvoyée ?

— Pour incapacité notoire.

— Et vous refusez de lui donner une indemnité ?

— Je m'y refuse, monsieur le juge, je m'y refuse énergiquement... insuffisance professionnelle justifiant le renvoi sans indemnité... Tant qu'il s'est agi de lettres commerciales indiquant le cours du thon « J'ai l'honneur de »... « En réponse à votre honorée »... ça été à peu près... je dis « à peu près » car il arrivait à Mlle Koulmic de mettre un seul n à honneur et deux n à honorée... il est vrai qu'on ne voit pas trop pourquoi le mot honneur qui est le frère du mot « honoré » a droit à une double ration de consonnes... Passons... Mais quand j'ai voulu dicter une lettre intime à ma secrétaire, comme c'était mon droit, ah ! monsieur le Juge ! ça été le bouquet !... Voici ma lettre. Elle est mal écrite, car je m'étais blessé au doigt, c'est pourquoi j'ai cru devoir la dicter à Mlle Koulmic. Voyez, Monsieur le juge, elle était destinée à mon excellent ami, lord Griffith, le gentilhomme le plus lettré d'Angleterre.

Le juge lit consciencieusement :

« Vous avez raison, cher ami, l'alcool, ce poison, ronge et corrompt notre Bretagne de la côte. Nous vous attendons à l'automne ; notre maison de campagne est perchée sur une pointe des Monts d'Arrée ; à ses pieds, décor immense, la forêt changeante, verte en avril et jaune en octobre. Les enfants sont en bonne santé, mais ils sont insupportables comme tous les gosses bien portants ; quant au grand-père, il est affaîsé. »

— Vous avez lu, Monsieur le juge ?

Eh bien ! maintenant, voyez ce que ma secrétaire avait écrit et dites-moi l'effet qu'aurait produit cette missive sur un gentleman rigide, si par hasard, je l'avais signée de confiance.

Le juge déplie le papier et voit :

« Vous avez raison, chère amie, l'alcool, ce poisson rouge, corrompt notre Bretagne de la Côte. Nous vous attendons à l'automne ; notre maison de campagne est perché sur une pointe des monts d'Arrée ; à ses pieds des cors immenses, la forêt changeante, verte en avril et jaune en octobre. Les enfants sont en bonne santé, mais ils

sont insupportables comme tous les gosses bien portans ; quant au grand-père, il est à fesser. »

Le Salomon breton sourit dans sa grande barbe de roi assyrien :

— Oh ! mademoiselle Koulmic !...

M. Lorrec, dans un geste d'avocat, étendit un bras auquel il ne manquait, pour être tout à fait éloquent, que la grande manche noire.

— Pensez-vous, Monsieur le juge, que je puisse garder une dactylo qui me fait dire que l'alcool est un poisson rouge, que ma maison a des cors aux pieds et que mon grand-père est à fesser ?... Mlle Koulmic n'est pas à la hauteur de sa tâche. On pourrait peut-être la recommander comme bonne à tout faire. Comme dactylo, rien à en tirer !...

— Vous avez entendu, Mademoiselle Koulmic ?... Monsieur Lorrec vous refuse toute indemnité... Pourquoi écrivez-vous des lettres si terre à terre... vous vous appelez Koulmic, c'est-à-dire « petite colombe », vous devriez avoir plus d'envol !

— Je sais faire les lettres de commerce, je ne connais pas la littérature.

— On s'en aperçoit.

— J'ai droit à une indemnité pour brusque renvoi, le syndicat me l'a dit.

M. Lorrec eut un sursaut d'indignation.

— Le syndicat !... vous ne connaissez que ce saint-là !... Il y a le syndicat, mais il y a aussi la syntaxe, Mademoiselle !...

— Pas de conciliation, trancha le juge de paix... Mademoiselle Koulmic, voulez-vous un permis de citer ?

Mlle Koulmic, dépitée, fit « non » de la tête et sortit très digne, comme il convient à une majesté, car, pendant tout un jour, ayant été élue Reine des Courlis, elle s'est promenée dans un char hérissé de branchages et fleuri de roses Bengale.

..

De retour chez elle, Mlle Koulmic fut reçue fraîchement par la Reine-mère. Non seulement Mme Koulmic ne prit

pas sa fille sous ses ailes de colombe, mais elle ne lui ménagea pas les coups de bec :

— Pas d'indemnité et te v'là sur le pavé ! feignante ! choren ! beg braz !... Mademoiselle ne veut pas être couturière !... Mademoiselle ne veut pas être bonne !... Il lui faut des métiers chics où elle ne sait pas y faire !... Est-ce que tu crois que je vais cirer tes souliers comme le jour où que tu étais reine ?... Une couronne en papier sur la tête et ça se croit du grand monde !... Moi qui n'ai jamais porté que la coiffe de Douarnenez, je trouve de l'ouvrage et on me donnerait cinq sous de plus l'heure si je les demandais... Deux patrons que tu fais en un mois !... Allez donc vous tuer pour donner de l'instruction aux enfants !... Si Koulmic était là, le pauvre défunt, il te dresserait !... Une bonne dactylo, tu peux dire !... Et ça va au bal le soir et ça revient la nuit avec des garçons !... Va te faire remplir maintenant, grande futaille !

Mlle Koulmic baissait la tête sous la bourrasque. Finalement elle se mit à pleurer, le nez dans un joli petit mouchoir rose. Mais la Reine-mère ne désarmait pas :

— La voilà qui fond en eau comme une pomme de terre gelée !... Mets ton tablier. Tu vas apprendre à faire le ragoût de congre... Et quand tu sauras faire la cuisine, je te placerai chez des bourgeois... Tiens ! épluche les oignons !

Mlle Koulmic mit un tablier de batiste fleurie et pela les oignons avec des doigts blancs et l'air dédaigneux d'une reine déchue. Marie-Antoinette au Temple.

..

— Daïrou ! Mademoiselle Koulmic, grouille-toi et va me chercher de l'eau !

Mlle Koulmic était plongée dans un roman-feuilleton où, après des péripéties palpitantes, la fille d'un pauvre mineur « belle comme le jour » allait épouser le fils d'un châtelain riche à millions. Mlle Koulmic fut charmée mais non surprise de ce dénouement, car tous les dimanches,

(1) Choren, paresseuse.

(2) Beg braz, grande gueule.

au cinéma, elle voyait, de son fauteuil, bénir des unions aussi bien assorties.

Elle prit mollement le broc que lui tendait d'autorité la Reine-mère et s'en alla à la fontaine, comme Rivanone, sœur du chef de clan Rivoaré, et comme Rébecca. Elle n'y trouva ni le beau cavalier que la princesse bretonne avait vu en songe sur la route de Carhaix, ni, Eliezer, le « darbauteur » biblique. D'ailleurs, la fontaine de la place du marché était sans poésie. Il lui manquait le cadre harmonieux des branches, le voisinage des talus fleuris, l'intimité verte des chemins creux. Cependant comme elle regagnait le palais royal représenté par un rez-de-chaussée ouvrant directement sur la rue, elle vit passer un jeune homme dont les yeux ardents sous un large feutre la dévisageaient avec complaisance. Mlle Koulmic avait ce qu'on appelle communément la beauté du diable, beauté faite de jeunesse et de fraîcheur. Le passant drapé dans sa cape noire, teint bronzé par un ciel chaud, allure de conquistador, la hanta tout le jour. S'appelait-il don Fernando ou don Miguel ?... Avait-il un château historique, un banc dans l'église de son village, un blason au-dessus de sa porte avec merlette, aigle, faucon ou autre oiseau héraldique ?... Le soir elle reprit d'elle-même le broc en fer battu qui, dans nos temps sans grâce, remplace l'amphore aux hanches harmonieuses. Elle revint par la rue Saint-Trémeur, bosselée de pavés qui sortent de terre comme des têtes de morts, rue toujours déserte aux maisons espacées. Elle longea des murs empanachés de valérianes et de giroflées. Une haleine chaude lui souffla dans le cou et elle entendit des mots tendres dits avec un accent étranger qui leur donnait une saveur spéciale. Elle se retourna. Le señor était là ; avec un sourire à dents blanches, des yeux qui roulaient leurs feux noirs dans sa face basanée, il demandait un rendez-vous. Mlle Koulmic ne dit pas « non » ; pourtant elle crut bon de remettre au lendemain une réponse définitive, car un roman d'amour bien conduit doit avoir plusieurs chapitres et il faut se garder de précipiter les événements. Le noble étranger ayant fait des effets de cape, Mlle Koulmic entrevit un uniforme à

(1) Darbauteur, en breton, celui qui s'occupe de faire des mariages.

brandebourgs. Elle rentra chez elle en se demandant dans quel régiment pouvait bien servir un Grand d'Espagne. Elle le vit entrer à l'Hôtel de France et ne douta pas qu'il eut au garage une confortable auto.

..

Il est onze heures. Mlle « petite colombe » depuis le matin gémit intérieurement contre la tyrannie maternelle qui l'a obligée à se livrer à de vils travaux. La cuisine, qui lui sert de chambre, est toute parfumée par la bonne odeur du pot-au-feu. Environnée de longues flammes, la marmite fait entendre un sourd grondement, c'est le bouillon qui, en galopant comme un fou, soulève le couvercle de fonte et proteste contre un feu trop brutal. Mais Mlle Koulmic, l'esprit ailleurs, reste sourde à sa plainte. Alors la marmite, aiguillonnée par une flambée d'enfer, agitée par un orage intérieur, déploie un pavillon de vapeur, un pavillon blanc et moelleux, signal bien connu des ménagères et qui est un appel au secours. Mlle Koulmic, noyée dans un roman à 1 fr. 50, ne voit rien du drame qui se passe à côté d'elle. Tant pis !... Le bouillon, après avoir longuement appelé, longuement gémi, voyant qu'on l'abandonne, prend le parti de se défendre tout seul : il déborde et éteint le feu !...

Calme complet dans la cuisine, plus un bruit, Mlle Koulmic d'un doigt humide, tourne les pages d'un des plus intéressants ouvrages de sa bibliothèque : « *L'amour à tous les étages* »... Ça se passe à New-York, au 37<sup>e</sup> étage d'un gratte-ciel de la 5<sup>e</sup> avenue. A la fin, la dactylo épouse son patron, qui est milliardaire, et toute la noce se régale de musique de jazz et de dinde truffée. Mais ces Américains sont sans poésie. Ils écrivent à la machine des lettres d'amour en style télégraphique. Charley dit à Daisy : « Chère petite chose, hier vous avez été splendide au match de tennis ; mon amour pour vous a augmenté de 50 % »... Mlle Koulmic fait une grimace dégoûtée. Cette littérature de comptable sportif blesse son âme fleurie de romantisme. Elle fouille à nouveau sous son lit et elle extrait d'une caisse à savon — boîte en bois blanc où les livres dorment comme des indigents dans un cercueil de sapin — un second volume : « *La princesse du manoir maudit*. » Pauvre prin-

cesse ! si jeune ! si blonde ! si jolie ! et martyrisée par un vieux forban de mari !... Heureusement que le consolateur n'est pas loin. Il apparaît sous les traits charmants d'un jeune homme, feutre à plume de faisan, culotte de velours, fusil à l'épaule. Pan ! le lièvre est manqué ! et c'est le chasseur qui reçoit le coup de foudre, car attirée par le bruit, la princesse s'est mise à la fenêtre !... Ce roman délicieux est rempli de lettres d'amour. Il n'y a que les grandes dames pour savoir écrire ces billets émouvants et si joliment tournés !... Mlle Koulmic les relit tous avec ardeur. En voilà un qui s'adapte exactement à son cas. La princesse répond très gentiment à une demande de rendez-vous... Mlle Koulmic, qui se méfie de ses talents littéraires, s'approprie sans scrupule cette prose aristocratique. Il n'y a pour ainsi dire rien à y changer. Au lieu de terminer par :

« Ce soir, quand la nuit complice sera prête à me couvrir de son manteau d'ombre, je vous attendrai sous le dernier cèdre de l'avenue du château » il suffit de mettre :

« Ce soir, quand la nuit complice sera prête à me couvrir de son manteau d'ombre, je vous attendrai sous le dernier platane de l'avenue de la gare ».

A ce moment, la Reine-mère entre. Mlle Koulmic n'a que le temps de faire disparaître le billet bleu dans son corsage :

— Maman, les arbres de l'avenue de la gare, c'est des platanes ou des sycomores ?

— Ni l'un, ni l'autre, bougre de tourte, c'est des maronniers.

..

Mlle Koulmic rentre au logis avec son broc plein qu'elle porte d'un geste las, car la déception ajoute son poids lourd à celui de son fardeau : elle a fait trois fois le tour de la ville sans voir apparaître la silhouette romantique de son brun Roméo.

Il y a quelqu'un chez la Reine-mère, dans la pièce qui sert à la fois de chambre et de salon d'apparat avec son lit à édredon rouge et les deux fauteuils en reps usagé. Une voix tranchante traverse la cloison.

— Je suis refait, Madame Koulmic. Il était venu avec une belle auto. A qui se fier, Bon Dieu, à qui se fier ?...

Mlle Koulmic, intriguée, pousse la porte. M. Mitouard, le patron de l'Hôtel de France, est là, effondré dans un fauteuil, épongeant sa face rouge et suante.

La Reine-mère, assise en face, lui prodigue de nobles consolations :

— Les gendarmes ont les jambes longues... On le rattrapera, Monsieur Mitouard... faut pas vous tourner le sang... Ça me fait peur de vous voir là tout fumant, tout évanouissant, tout dégonflé comme une vieille couette.

M. Mitouard, en voyant Mlle Koulmic entrer, croit devoir recommencer l'histoire.

→ C'est un client qui est parti en enlevant la caisse... Ce matin, je descends à sept heures comme d'habitude, je vois la porte du café ouverte. Je cours au tiroir, plus rien !... la clef à l'intérieur de la porte !... pas de fracture !... pas de dégâts... c'est louche... A ce moment-là, Julie descend avec son café au lait sur son plateau. Elle me dit : « Patron, le 14 ne répond pas. J'ai eu beau frapper à sa porte ; s'il dort, il dort rudement dur. » Je monte au 14. Je suis rassuré en voyant deux belles bottes devant la porte. Je cogne à coups de poing. Pas de réponse. J'ouvre avec ma clef, personne !... L'oiseau s'était envolé !... Je cours au garage, plus d'auto !... Quel métier !... On loge, sans le savoir, des voleurs et des assassins !... A qui se fier, bon Dieu, à qui se fier ?... Un client chic avec un beau chapeau, un manteau de mousquetaire... toutes les filles du pays en étaient folles... vous avez dû le rencontrer sur le port ?...

Mlle Koulmic fit « oui » de la tête et, pâle d'émotion, se laissa choir sur une chaise.

Quand M. Mitouard fut parti, la Reine-mère, en la voyant si défaite, la secoua rudement par l'épaule :

— Tu ne vas pas t'en faire pour ce gros marchand de soupe... Il se rattrapera sur le dos des clients... Voleur volé, le diable en rit !

Mlle Koulmic ne répondit pas. Elle se contenta de mettre la main sur son cœur douloureux, plein du fracas que faisaient en s'écroulant l'idole tombée du piédestal et les murs du beau château que son imagination avait bâti dans un coin ravissant de la campagne madrilène entrevue dans le dernier film.

## LE GROS LOT

Nous étions bouclés dans une salle à manger d'auberge par une averse furieuse qui cinglait les vitres et noyait les allées du courtil où l'eau ruisselait en cascades jaunes. La grande cheminée bretonne, rougeoyante de flammes claires, semblait être un vestibule de l'enfer. Un des convives nous dit, sur un ton de joyeux paradoxe :

— On est toujours puni du bien qu'on fait. Tout le monde devrait le savoir. Quand on essaie de rendre service à son prochain, on ne devrait jamais manquer de se demander : « Combien ça va-t-il me coûter d'argent ou d'ennuis ? » C'est pour avoir perdu de vue cette vérité fondamentale qu'il vient de m'arriver une aventure désolante.

Je passe les étés chez ma tante, dans un petit bourg pittoresque du Finistère. Une seule rue qui monte d'un élan vers le ciel et au milieu de laquelle coule un fleuve bleu alimenté par les lessives des ménagères. À droite et à gauche, les toits d'ardoises et les toits de chaume s'épaulent fraternellement. Des chats rêvent sur les bords de ce danube en miniature et des poules picorent avec entrain.

Ma tante me dit un matin, avec un bon baiser qui miaula sur ma joue :

— Charles, il faudra aller faire un tour à la kermesse... c'est pour nos œuvres et ça fera plaisir à ces dames...

Des boutiques en plein vent sous les bras nouveaux des ormes. La kermesse, avec ses drapeaux, ses guirlandes, met des notes joyeuses dans le vert paysage de juin. Toute la semaine, les cornettes blanches des bonnes sœurs ont traversé, comme un vol de goélands, le café de la Paix, seul passage pour se rendre à la salle où l'on travaillait en commun.

— Monsieur Charles !... des crêpes de Quimper !...

— Je viens de manger du far aux prunes, Mademoiselle Rozen.

— Ça ne fait rien. Aujourd'hui on met une rallonge à son estomac.

— Des billets de loterie, monsieur ?... c'est pour un coussin brodé par Mme de Kérépinette !

— Qu'est-ce que vous allez me prendre ?... Un saint Christophe pour votre auto ?... un portefeuille d'art en carton premier choix ?

— Monsieur Charles ! vous êtes ici ?

Cette fois, c'est une voix d'homme qui m'interpelle. Je me retourne : une face rubiconde de paysan me sourit sous un chapeau à larges bords.

— Bonjour, Lollichon !... Comment ça va, mon vieux ?

— Le cœur est bon, mais c'est la jambe gauche qui ne va plus... Vous n'avez pas vu dans le *Nouvelliste de Landerneau* que je suis tombé d'un cerisier ?

— Ça m'a échappé... Dites donc, père Lollichon, j'ai une place dans mon auto, si ça vous fait plaisir... Je passe à deux pas de chez vous.

— C'est pas de refus, monsieur Charles... Une minute, on tire la loterie, j'ai pris pour cinquante-cinq sous de billets.

— Vous me demandez une minute, je vous en donne dix royalement, mais pas une de plus... Départ à deux heures au bas de l'avenue.

À deux heures, Lollichon apparaît, le visage épanoui, tenant entre ses bras un magnifique petit cochon qui ouvre des yeux bridés de mandarin dans la joyeuse lumière de floréal.

— Quelle veine, monsieur Charles !... Le gros lot !... Un cochon pour cinquante-cinq sous !... et il pèse lourd, le mabig brau (le bel enfant).

— Pas de blagues, Lollichon !... Je vous ai invité, mais je n'ai pas invité votre nourrisson !... Et les coussins de ma voiture ?... vous n'y pensez pas ! il pourrait s'oublier, votre gosse.

— Mais j'y pense, monsieur Charles... Tenez je vais l'installer comme ça sur mes genoux...

Et Lollichon, enlevant son chapeau à cuve, le met sous la queue tire-bouchonnante du goret.

— Il ne le remplira jamais, monsieur Charles... Même s'il avait une colique carabinée en route... C'est comme s'il avait le derrière cacheté.

— Et cette gueule-là, Lollichon ?... Il faut compter avec

les émotions de la route. Et cette gueule-là ?... Qu'est-ce qui pourrait en sortir ?...

— Ni crapauds ni venin, monsieur Charles, c'est une bête saine.

— Ni crapaud ni venin, mais la soupe qu'il vient d'ingurgiter, la soupe de farine et d'épluchures de carottes !...

— Ça ne serait pas un coup à faire, concéda Lollichon... Monsieur Charles, je vais parer à l'accident... Hep !... voilà Sandrenan qui passe !... Sandrenan !... Tiens-moi un instant ce marmot-là.

Le nourrisson change de mains et Lollichon, enlevant la ceinture bleue qui met un peu de gaieté dans son costume noir et sévère de Léonard, en fait trois fois le tour de la tête du porcelet qui, ainsi coiffé, ressemble vaguement à la mère-grand du Petit Chaperon Rouge.

J'esquisse un geste de mauvaise humeur :

— Je lui ai amarré solidement le museau, monsieur Charles... Si on pouvait boucler comme ça la gueule de notre député, il dirait moins de bêtises.

Rien à faire contre l'obstination bretonne... Lollichon est déjà installé dans ma Citron ; il a l'éloquence de Mirabeau et, comme lui, il ne céderait que devant la force des baïonnettes... Qui donc a dit que le monde est au plus entêté ?...

Je mets en marche. Nous voilà partis... Aucun incident pendant la première demi-heure... Je me rendais chez un notaire de Landerneau pour une adjudication... une propriété que je guignais depuis cinq ans. Je devais déposer Lollichon et son goret un peu avant la ville, devant le chemin creux qui conduit à sa ferme. L'heureux gagnant du gros lot se croit obligé de soutenir la conversation languissante :

— Vous faites toujours des livres, monsieur Charles ?

— Je noircis de temps en temps du papier.

— Vous êtes un artiste... Moi, étant jeune, j'avais du goût pour la sculpture... Avec un couteau et un bout de châtaignier, je faisais des « bonshommes » qui tenaient sur leurs jambes... Mon parrain arrive un jour que je taillais et que je bûchais ; il me dit : « tu travailles bien, p'tit gas, tu es adroit de tes mains, faut cultiver ça... Je vas te payer une trousse de saigneur de cochons... Tu gagneras

de l'argent... » Je l'ai encore la trousse : un couteau, un couperet et une scie !... de bons outils qui m'ont rudement rapporté !

En passant à Saint-Langui, le cochonnet se débat comme un diable. Gêné par les atours de fête dont on l'a affublé, il a réussi à se libérer des oripeaux qui lui compriment le groin et le voilà qui traduit son indignation par des cris à faire trembler les vitres !... Quelle musique ! C'est une voiture hurlante, un purgatoire ambulante qui traverse le bourg... L'aubergiste sort sur sa porte... Le brigadier de gendarmerie, le képi sur l'oreille, allonge une tête bleue par la fenêtre.

Lollichon exhorte rudement son nourrisson au silence :

— Tais-toi, Ponce-Pilate !... Chilaouet, Ravachol !

Et nous continuons... Lollichon, mon vieux, tu m'as eu cette fois, mais tu ne m'y reprendras plus... Quand je te réinviterai, il coulera du cidre mousseux sous le pont de Landerneau... Plus que deux kilomètres !... Ah ! vieux canaque !... J'ai la tête transpercée comme par une vrille... Sacré bonhomme !... Quand tu t'assoieras dans ma guimbarde, ton cochon montera en bicyclette !... Rendu !... Ce n'est pas trop tôt... je suis à moitié fou avec ces cris sauvages dans les oreilles.

— Merci, monsieur Charles !... Kénavo ! (1)

— Au revoir ! bon vent !

Et maintenant roulons !... roulons !... roulons !... Ah ! la paix reconquise. Le silence lénifiant de la route solitaire, le visage muet des petites maisons ! Roulons !... roulons !... Pas un bruit... Les marguerites s'inclinent sur les talus, romance sans paroles ; les épicéas, agités par le vent, me font signe de leurs paumes vertes... Mes tympanes ont tellement vibré sous les barrissements furieux que j'ai encore la tête bourdonnante comme une vieille cloche... Ah ! le calme reposant des champs !... Moi qui croyais que c'était une blague pour citadins ! quel baume !... Reprenons nos esprits ! J'arriverai un quart d'heure avant l'adjudication... des terres qui jouxtent les miennes... Soixante-dix... soixante-quinze... quatre-vingt mille s'il le faut !... Tiens !... qu'est-ce qui se passe dans le patelin ?... Un accident d'auto ?...

(2) Kénavo, au revoir.

Un voleur qu'on guette ?... Deux gendarmes barrent la route.

— Arrêtez !... Arrêtez !

J'arrête, Un Pandore à chaque portière.

— Descendez ! c'est vous l'auto 604-B ?... l'auto bleue et beige... c'est bien ça.

— Que me voulez-vous ? je suis pressé... Je vais à une adjudication à Landerneau.

— Tous nos clients sont les mêmes... toujours pressés... on les connaît !... Vous avez des explications à fournir.

— A votre service, mais faites vite, car je ne puis vous donner plus de cinq minutes.

— L'auto 604-B a été signalée par téléphone... Quand vous avez traversé Saint-Langui, une personne, probablement du sexe, la tête enveloppée de voiles bleus, poussait des cris terribles... Qu'en avez-vous fait ? vous êtes tout seul !

— Je ne l'ai pas assassinée... C'est un petit cochon qui gueulait comme père et mère... le gros lot de la kermesse... Il a été gagné par Lollichon, de Kérandouaré, je viens de les débarquer tous les deux... vous pouvez vous informer... Messieurs, j'ai bien l'honneur !

— Minute !... Ce n'est pas pour le plaisir de vous démentir, mais ici on nous sert des carottes à toutes les sauces... Alors on se méfie... Kerfridaine, examinez la voiture...

Kerfridaine, d'une main experte, enlève les sièges, palpe le tapis, fouille dans la malle, explore les pochettes.

— Vous pouvez regarder !... pas de sang sur mes mains... pas de sang sur les coussins... Je peux repartir ?... non ?... Je vais chez maître Coqhardi à Landerneau, pour une adjudication qui a lieu à trois heures... J'ai juste le temps.

— Ce ne sera pas long... Vos papiers !

Je fouille dans ma poche.

Drelin !... drelin !... Le téléphone fait entendre un appel grelottant et impérieux.

— Attendez, fait le brigadier.

Kerfridaine prend l'écouteur :

— Allo !... oui ! l'auto 604 est ici... On a procédé à un interrogatoire... Les cris humains sortant de la voiture ?...

— Des cris humains !... Ah non ! je ne vous laisserai pas dire ça... puisque je viens de vous affirmer que c'est un cochon qui gueulait !

Kerfridaine rectifie docilement sa phrase :

— Les cris inhumains sortant de la voiture...

Cette fois, c'est le brigadier qui bondit :

— Des cris inhumains !... Etes-vous fou, Kerfridaine ? vous savez bien qu'il ne faut jamais prendre parti... Des fois que ce serait une particulière qu'on aurait balancée sur la route ?... passez-moi l'appareil !... Allo ! Allo ! saint Langui !... C'est vous, chef ?... Non ?... Alors qui est au bout du fil ? Ah ! c'est Mme Cougoulic !... Ça va bien, Madame Cougoulic ?... Tant mieux ! Votre mari n'est pas là ?... Il est à jouer aux boules ?... non ! non ! Ne le dérangez pas... Vous lui direz qu'on a examiné l'auto 604... Rien de suspect à première vue... La dame en bleu ?... Qui est-ce qui a cru voir une dame en bleu ?... Les gens du bourg se sont trompés ; la dame en bleu, paraît que c'est un petit cochon entortillé dans une ceinture, le gros lot de la kermesse... On parlait déjà d'un crime ?... Depuis que vous allez au cinéma, vous rêvez tout le temps d'arrêter un assassin !... Je ne peux pourtant pas vous le fournir, moi !... Vous n'avez pas l'air contente ?... On dirait que vous le regrettez, votre assassin ! On l'aura, mais prenez patience !... Oui, oui, ça c'est vrai ! nous habitons un bougre de pays !... deux brigadiers pour trois voleurs de poules, c'est vexant !... Au revoir, Madame Cougoulic !

Le brigadier raccroche l'écouteur. C'est à mon tour de me précipiter rageusement sur l'appareil.

— Allo ! allo ! Madame Cougoulic !... Vous avez une belle imagination... je vous retiens pour un roman d'aventures en collaboration... Quatre assassinats et deux enlèvements... On pourrait commencer tout de suite... j'ai tout mon temps... Trois heures et quart !... l'adjudication est ratée !

JEAN HAZARD

Au milieu des labours d'automne dont la senteur puissante se mêlait au parfum des fruits mûrs qu'exhalaient les pommiers pliant sous la charge, Maître Kéral promenait sa barbe blonde et sa large carure de géant. Pour mieux aspirer les parfums familiers, il faisait palpiter ses narines gourmandes. Et d'un même regard amoureux, il contemplait les taillis jaunissants, les fossés pleins des dernières pluies où les feuilles tombées s'en allaient à la dérive, la glèbe brune et grasse qui offrait à la semence ses flancs tourmentés, prêts à une maternité nouvelle. Oh ! cette terre qui était sienne ! Il ouvrit les bras comme pour la prendre toute sur son cœur. Il avait de longs bras faits pour lancer la faux à la volée et des muscles durs légués par ses ancêtres paysans. Quand on le voyait au milieu des cartons verts de son étude, dans l'étroit espace où venaient se débattre les intérêts âpres, les ambitions villageoises, on eût dit un grand fauve en cage. Sa voix ample secouait les vitres comme un orage et son geste s'élargissait par delà les murs.

La cinquantaine proche ne l'avait pas touché : la taille droite, les cheveux drus, le front lisse.

A vingt-cinq ans, il avait épousé la fille du percepteur, pauvre être effacé et timide, sans beauté et sans envol. La dot avait payé l'étude. La cousine Soizic lui aurait autrement plu, mais la cousine Soizic n'avait que ses beaux yeux. Quoi ? lui faudrait-il rester toute sa vie simple clerc de Maître Guillemain ?.. Ah ! bon sang ! jamais ! Il avait juré d'être riche. A force de frôler les cupidités paysannes, il avait senti lui aussi l'amour de la terre le prendre. Son père s'était cassé l'échine sur les champs des autres, il aurait des champs à lui, ce serait la re-

wanche de toute sa race. Il le fallait. Le serf deviendrait le maître.

Et il devint Maître Kéral..

Maître Kéral, à grandes enjambées alertes, fit le tour des guérets aux couleurs d'automne, des prairies encore toutes vertes de regain. Une bise déjà aigre tourmentait sa barbe couleur de seigle mur. Maître Kéral pensa que bientôt ce serait l'hiver et il songea non sans joie aux plantureux repas sous la lampe, car il avait l'âme familiale, entre son fils — vingt ans, un gringalet qui ressemblait à sa mère — et sa femme douce, silencieuse, tenant si peu de place.

Maître Kéral, d'humeur vagabonde, prit le grand tour pour rentrer à l'étude.

Un singulier client l'attendait.

Dissimulé dans un coin d'ombre, le feutre sur les yeux, un trimardeur demandait à parler à Maître Kéral, à lui seul.

« Quelque mendiant » pensa Maître Kéral. Et il fit entrer l'homme.

Le routier ferma la porte, il portait la livrée des pauvres ; souliers ferrés, complet de velours déteint.

L'homme hésita, impressionné par ce décor bourgeois, par la muette interrogation de Maître Kéral qui attendait, hautain, dans l'embrasure.

Timide, le routier commença :

— Je ne vous ai jamais rien demandé, pourtant j'en aurais bien eu le droit.

— Le droit ? fit Maître Kéral.

— Oui, le droit, répéta l'homme avec assurance.

Et, ôtant son chapeau, il s'avança en pleine lumière.

— Regardez-moi, Maître Kéral, il paraît que je vous ressemble..

La digue était rompue. L'homme, à mots pressés, laissa couler toute sa misère comme une eau impétueuse impossible à retenir. Il cita des noms, des dates. Il conta l'histoire de la petite servante chassée comme Agar, et s'en allant sur la route, les flancs alourdis par la faute commune dont elle devait être seule à supporter les conséquences. Elle était morte en lui disant : « Tu pourras toujours aller trouver ton père.. »

Maître Kéral, écoutait, atterré.

Evoquée par l'homme, la petite servante — figure d'enfant sous sa coiffe blanche — lui apparaissait humble serve soumise au maître. Ce passé qu'il croyait mort allait-il revivre ?

L'homme reprit :

— Est-ce que je devrais être sans toit, sans métier ?... L'été, je m'embauche pour la récolte, battage ou vendange. J'en ai vu des pays, et des portes de fermes et des figures de maîtres ! Chaque année, j'ai fait mon lit dans une grange nouvelle. Le matin, en m'éveillant, je me demande si je suis en Bretagne ou en Beauce, dans le Limousin ou dans le Poitou. Vrai ! il y a des jours où je ne sais plus. Et voilà !... j'en ai assez de courir comme le Juif Errant ! Encore s'il n'y avait pas d'hiver ! Où aller ? La misère me chasse de partout... Et je m'appelle Jean Hazard... Jean Hazard... le fils de Maître Kéral !

Maître Kéral regarda l'homme. Il contempla ces larges épaules, ces yeux couleur de lin, cette barbe de seigle mûr. Un vrai Kéral.

Emu par cette paternité criante, il avança la main vers son tiroir. Une réflexion lui vint. De l'argent ?... non... l'homme reviendrait. Et ce serait du chantage. Le scandale éclaterait. Il aurait sa femme, son fils et toute la bourgade ameutés contre lui. C'était la situation perdue, le foyer détruit. Et il n'aurait plus le courage de rebâtir sur ces ruines.

D'un violent effort, Maître Kéral se leva. Il ricana en regardant l'homme en face :

— Mon pauvre ami, ça ne mord pas. Ce serait trop commode si le premier passant venu pouvait se dire le fils de Maître Kéral. Voulez-vous du pain ?

— Du pain, hurla l'homme, merci ! Je ne suis pas encore un mendiant. Du pain, j'en trouverai, car j'ai des bras... Et alors, c'est tout ce que vous m'offrez ?

Maître Kéral répéta :

— C'est tout.

Ivre de colère, le passant cracha des injures. Maître Kéral le poussa vers la porte :

— « Un fou ! » expliqua-t-il aux clerics.

Mais quand il vit l'homme s'éloigner sur la route, le dos courbé comme sous le poids d'une injustice trop lourde, il se mit à pleurer silencieusement.

Des années coulèrent. Maître Kéral, son domaine arrondi, se laissait aller à la douceur de la large vie campagnarde. Cette fortune, encore nouvelle pour lui, faisait son orgueil et sa joie, et avec elle la considération était venue.

Pourtant, de temps en temps, un remords le pinçait au cœur. C'était les soirs d'hiver, quand le vent âpre tourmentait les chênes et que la pluie battant les vitres faisait le bruit sec de doigts frappant pour demander asile. Maître Kéral voyait un vagabond lamentable errer sur les routes, et la vision, chassée, revenait avec l'obsession d'un cauchemar.

Où était-il, l'Autre, le seul qui, par une ironie du sort, lui ressemblait ?

— Bah ! se dit Maître Kéral, il reviendra et nous verrons.

Un souci nouveau vint chasser toutes ces ombres. Son fils depuis quelques semaines l'inquiétait avec ses frêles épaules qui se courbaient et cette toux opiniâtre.

Le médecin fut mandé.

— Un gros rhume, n'est-ce pas, docteur ?

Le docteur ne répondit pas.

Alors Maître Kéral l'entraîna sur la route.

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tuberculose rapide, mon pauvre ami... les deux poumons pris... rien à faire... sang pauvre... débilité congénitale...

Maître Kéral tituba comme un homme ivre. La chance tournait.

Pendant six mois, ce fut une lutte effroyable. Le malade entouré de fioles, de soins, se maintenait comme une lueur vacillante. Un soir, il se dressa avec un grand cri. Un flot rouge inonda les draps et ce fut un cadavre qui retomba sur l'oreiller.

Et il fallut le coucher au cimetière, l'héritier des Kéral — l'espoir de la race — sous la lourde terre villageoise, auprès de ses grands-pères paysans aux solides charpentes, tous morts octogénaires.

Maître Kéral hurla de douleur.

— Mourir à vingt-six ans, un Kéral !

Le docteur lui frappa sur l'épaule :

— Ce n'était pas un Kéral... tout le fils de sa mère...

la nature a de ces bizarreries... Pourquoi toutes les femmes se mêlent-elles de donner la vie ?... Il en est qui devraient se faire nonnes... vous entendez, mon pauvre Kéral ?

\*  
\*\*

Maitre Kéral remplit de sa plainte de bête blessée le logis désert où sa femme, fantôme noir, promenait un chagrin calme et résigné.

Puis, comme il était amoureux de la vie, ce géant, en qui se continuait une race ardente, apte à toutes les jouissances, il se raccrocha à un espoir merveilleux. Il y avait l'autre, l'autre qui lui ressemblait avec ses yeux couleur de lin et sa barbe de seigle. Il suffirait de le retrouver, l'enfant perdu, de lui ouvrir les bras, de le reprendre. Sa femme, n'ayant plus d'enfant avait consenti. Pour lui, pour lui seul le domaine autour duquel des cousins détestés rôdaient déjà comme des corbeaux ! Pour lui aussi ce nom de Kéral qui allait à sa haute taille, à sa force, à sa voix vibrante !... Et les ancêtres approuveraient sous terre, en reconnaissant leurs traits, leur stature en ce petit-fils pareil à eux.

Alors, on vit dans les journaux cette singulière annonce.

« Jean Hazard est demandé pour un héritage. S'adresser à Maitre Kéral. »

Et Maitre Kéral se rendit chaque jour sur la route de Vannes, par où passent les trimardeurs allant se louer dans les métairies. Et chaque fois que sur la côte de Saint-Gildas un routier détachait une haute silhouette, Maitre Kéral sentait son cœur battre. Si c'était lui, l'attendu ?... Maitre Kéral s'avancait. Vain espoir ! De près, ce passant n'avait rien de l'enfant perdu : rien, ni la barbe blonde, ni les yeux couleur de lin.

Au bout d'un an, Maitre Kéral fut pris d'inquiétude. Le monde est si grand pour les abandonnés, ils peuvent s'y perdre comme un fétu de paille dans un fleuve furieux. Peut-être Jean Hazard ne verrait-il jamais les lignes le réclamant. Il devait être si loin de se douter ! Ah ! s'il revenait, quel accueil ! s'il pouvait savoir ! Et Maitre Kéral ouvrait les bras, dans un grand geste de paternité. Seigneur ! Seigneur ! où était-il l'aîné, ce fils pareil à

lui-même ?... Maitre Kéral se sentait capable d'aller jusqu'au bout du monde le chercher. Tout ! tout ! pourvu qu'il n'eût plus un foyer désert, des biens inutiles quand son enfant mourait peut-être de faim sur quelque route. Pourquoi n'était-il jamais revenu ?... Parce qu'il avait été chassé ?... Voyez-vous cet orgueil ! Qui l'aurait cru ?... un vagabond !

Jean Hazard ne reparaisait toujours pas. Maitre Kéral eut l'idée de s'adresser à la police. Qui sait ? En prison peut-être ? Il fit des démarches, il écrivit lettre sur lettre. On ne connaissait pas Jean Hazard.

\*  
\*\*

Les pieds sur les chenets, Maitre Kéral regardait la danse des flammes rouges et bleues éclairant d'un reflet de forge la vaste chambre silencieuse. On était dans les mois noirs. Décembre avait emporté les dernières feuilles et le vent d'ouest arrachait des plaintes presque humaines aux grands pins gillés furieusement.

Un coup de sonnette tira Maitre Kéral de sa rêverie. Et la bonne vint annoncer qu'un homme ruisselant d'eau demandait à passer la nuit. A la façon dont Maitre Kéral courut vers lui, le passant crut avoir à faire à un fou. Il n'était pas habitué à tant d'empressement. Hélas ! le routier était un petit homme brun et trapu. On l'accueillit, on le fit manger et boire, on lui demanda s'il ne connaissait pas Jean Hazard. On lui fit son portrait : un grand garçon de vingt-huit ans, de larges épaules, une barbe blonde, une cicatrice là, au coin de l'œil. Le passant promit de le chercher.

\*  
\*\*

Alors Maitre Kéral recommença à attendre. Etait-il possible qu'un instinct n'avertit pas le disparu ?... Il reviendrait un jour ou l'autre vers la maison opulente entrevue, vers la richesse convoitée, comme un fauve revient vers une proie ; il reviendrait, la menace à la bouche, révolté contre une loi inhumaine, contre une société si dure aux faibles.

Maître Kéral attendit avec un espoir obstiné ; il attendit jusqu'au jour où il reçut, portant le timbre de Paris, un colis accompagné d'une lettre. Le paquet contenait un vieux veston troué ; la lettre était d'un infirmier d'hôpital.

« Monsieur,

« Je viens vous annoncer que Jean Hazard est mort à l'hôpital le 16 de ce mois. Il était manœuvre dans un chantier de la rue de Courcelles. Il a été gravement blessé, on n'a pas pu le sauver. Pourtant, il était solide. En le voyant, le médecin s'est écrié : « Toi, ton père ne t'a pas raté. Tu étais taillé pour vivre cent ans. »

« Jean Hazard m'a remis toute sa fortune — quarante francs — à charge de vous envoyer son vieux veston. Une idée à lui. Vous comprenez, c'est une manière de vous conter sa misère. Il m'a dit : « Mon père ne veut pas que j'hérite de lui, eh ! bien, il héritera de moi ». Et il m'a recommandé de vous le dire.

« Il s'est éteint dans mes bras tout doucement, comme un pauvre gosse qui s'endort. Les gueux ça meurt facilement, c'est peut-être parce qu'ils n'ont rien à regretter... »

## RETOUR D'ISLANDE

L'AME bretonne s'est toujours penchée avec une curiosité inquiète sur le mystère de la mort. Alors que l'Amour suffit à remplir la Légende latine, la Légende celtique y ajoute une autre puissance et la Mort y joue un rôle prépondérant. L'au-delà, c'est, pour le Breton, le Grand Pays inconnu, un royaume noir et fermé dont les barrières infranchissables l'attirent, car elles lui cachent tout un monde inexploré...

La foi populaire ne rompt jamais complètement avec les défunts ; ils sont rattachés aux vivants par un lien plus ou moins fragile. J'ai connu un vieux pêcheur de Groix qui ne croyait ni à Dieu, ni au Diable, mais qui croyait d'ur comme fer aux « hoperion-noz », aux « crieurs de nuit » et qui affirmait avoir entendu, certains soirs, l'appel désespéré des noyés dont les cadavres errants claquent leur détresse autour de l'île natale.

Et je n'oublierai jamais le récit que me fit le capitaine d'une goëlette, retour d'Islande, à Tréguier, dans la petite maison de marin, face à l'estuaire du Jaudy, large artère où le flot, deux fois par jour, d'un jet puissant, pousse son sang bleu jusqu'au milieu des terres.

Pendant que nous causions, un matelot de commerce passa devant la fenêtre ouverte. Haute silhouette, tricot de laine, gros sabots, béret enfoncé sur les yeux.

— Salut, capitaine.

— Bonjour, Kerfelec !

Le capitaine le suivit du regard et nous dit :

« — Vous voyez ce grand diable-là ?.., c'est un numéro !... Nous avons fait la dernière campagne de pêche ensemble... C'était à bord du *Saint-Gonéry*, un bon bateau fin et nerveux, un oiseau blanc né sur les cales de Paimpol... Kerfelec a failli rendre fou l'équipage... Je me demande pourquoi il loue une chambre à Tréguier : à terre, il passe sa vie au violon municipal... des ribotes

formidables et des batailles dans toutes les ruelles... A côté de ça toujours disposé à vider sa bourse quand un naufragé fait des orphelins... Un Cyrano en sabots, sentimental, querelleur, prompt à s'attendrir et prompt à ouvrir son couteau et qui y va aussi facilement de sa lame que de sa larme...

« Il y avait près de six semaines que le *Saint-Gonéry* errait sur l'eau sombre et tourmentée d'Islande et vraiment on ne savait trop lequel des deux déserts était le plus vide, du ciel gris ou de l'eau grise...

« De loin en loin, un doris fantôme passait dans la brume ; à vingt brasses, on ne distinguait qu'une forme noire imprécise où se mouvaient, falotes, en ombres chinoises, les hommes dans leurs cirés. Les voix arrivaient lointaines et comme ouatées ; on essayait bien de s'interpeller d'un bord à l'autre : « ohé ! du canot ! » La plupart du temps, la réponse se perdait en route. L'Islande est le pays muet où toute joie s'éteint ; un silence glacé pèse sur les solitudes. Le printemps arctique est sans sourires. Ni vie, ni couleurs. Le ciel ressemble à une voûte d'étain et le soleil polaire, un soleil mort, regarde les fiords de son œil blanc. Les mâts des goëlettes qui passent, voilés par les brouillards, font penser à des clochers en marche, à des chapelles errantes où, parfois, la cloche de brume sonne comme un glas.

« Nous avions embarqué comme mousse Fanch Le Naour qui n'avait que quinze ans. Son père, mort, avait laissé en héritage à sa veuve quatre enfants et un champ grand comme une voile. Fanch avait dit : « Je m'en vais, nous serons un de moins à partager les pommes de terre ».

« Le pauvre Fanch ! A peine étions-nous dans les brumes d'Islande qu'il commença à maigrir et à tousser. Il faisait tout de même vaillamment sa besogne, mais c'était pitié de le voir ensuite étendu, comme mort, sur les vieilles toiles du poste. Il avait tant à cœur de pouvoir déléguer quelque argent à Tréguier !... Pourtant Kerfelec lui disait fraternellement :

— Ne t'foule pas, le gosse ! Ils sont quatre là-bas, moi je suis tout seul... pas marié et pas mariable... Je partagerai avec la maisonnée !

« Malgré cela, Fanch pêchait avec de la fièvre et des quintes de toux qui le secouaient comme une loque. A

la fin de la campagne, on ne voyait plus que ses yeux trop brillants dans sa face amaigrie et son corps flottait dans son ciré comme un bâton dans un sac. La volonté de travailler le soutenait, et il comptait ses billets bleus comme un avare.

Il disait :

— Avec ça, ils auront au moins cinq livres de lard et il restera encore de quoi acheter des tricots aux petits.

« Il ne pensait pas que c'était sa vie qu'il donnait pour une poignée d'argent.

« La pêche finie, à peine avions-nous hissé les voiles pour le retour que le voilà allongé dans sa couchette. Et il toussait ! il toussait !... Les hommes lui portaient les maigres friandises de leurs sacs de matelots ; du chocolat, du sucre. Il nous regardait avec des yeux inquiets qui cherchaient à deviner notre pensée. Une angoisse à la pensée de la coulée à pic dans le sac de toile... Il avait vu, à l'aller, immerger un homme qui s'était tué en tombant des enfléchures... Les pauvres morts sont à jamais perdus dans le grand cimetière marin sans croix, ni tombes... Emportés par les courants, ils naviguent sans répit... Ce n'est pas pour eux qu'on a écrit les versets apaisants qui promettent le repos éternel... Il répétait tout le temps à Kerfelec : « Je ne veux pas mourir ici, je ne veux pas que les crabes me mangent les yeux ».

« Et c'était horrible de voir ses mains, toutes blanches à présent, se débattre dans le vide comme pour se défendre.

« Il mourut cependant et il fallut bien abandonner au plus tôt le corps. Ce fut Kerfelec qui l'ensevelit dans un sac. Il était si maigre, le petit Fanch, qu'on eut dit que la toile n'emprisonnait qu'un tronçon de vergue. Quand on le balança, à deux, pour le saut par dessus bord, Kerfelec se mit à jurer comme un païen et des larmes grosses comme des pois coulaient dans sa barbe.

Sacré gosse ! il nous avait tous chavirés.

Un jour celui-ci, demain celui-là. Ainsi va la vie. Chacun reprit sa besogne.

La campagne finie, c'est pendant les loisirs du retour que, pour plus d'un, l'exil commence à peser. Le Breton, grand coureur d'aventures, a la ferveur de son coin de terre. Port de pêche aux eaux claires, landes brûlées des

régions côtières ou gras pâturages de l'intérieur, chacun avait emporté dans son cœur l'image de la petite Patrie. Et aux heures de repos, le dimanche, sur les planches fraîchement lavées du pont, on essayait de se refaire un peu de la Bretagne absente.

Aufredou, qui avait encore dans les yeux le vert paradis de Cornouailles, ouvrait le livre jauni entre les feuilles duquel, toutes sèches et momifiées, dormaient des feuilles et des fleurs cueillies aux rives de l'Isolo ou aux joyeux buissons de Toulfoën. Plus moderne, Yan Karantez avait dans son sac des cartes postales fixant le décor familial du bourg natal et les vieux clochers dont le ciel breton fourmille. Mais l'évocauteur, celui autour duquel on faisait cercle en silence, c'était Loeiz Hilizen, Loeiz Hilizen qui avait emprisonné miraculeusement dans sa flûte les airs de jabadaos et de gavottes, les chansons et les danses, les cantiques et les « guerzes » (1), harmonies sacrées ou profanes, chants de pâtres et de filandières, refrains de bord allègres ou tristes, toutes les vieilles mélodies qui bercent depuis des siècles l'âme bretonne.

Ce dimanche-là, comme de coutume, Hilizen avait réuni son auditoire de matelots assis en rond, comme un conseil de sages du temps de Nominéo.

Avec un sens musical très sûr, il jouait une « sône » (2) aux lents finales, un dialogue à la mode ancienne où deux voix, l'une timide et douce, et l'autre, grave et tendre, répondaient tour à tour. Et c'était vraiment la patrie bretonne qui parlait par sa bouche. Faces rouges et crevassées de vieux loups de mer, figures embroussaillées de barbe de jeunes Islandais, tout l'entourage écoutait avec une gravité religieuse.

« Maintenant l'artiste attaquait les premières notes d'un air populaire bien connu. Karantez se mit à chanter :

A son premier voyage, Ionla !  
A son premier voyage,  
La frégate a touché,  
Digue don ma dondaine,  
La frégate a touché  
Digue don ma dondè !

(1) Guerzes, chants historiques ou épiques.  
(2) Sône, chant d'amour.

« Les couplets disent les misères et les risques de la vie de marins... Ce n'est que lorsqu'il boulingue sur l'eau, dans le froid et dans le vent, que l'homme de mer comprend la quiète poésie du foyer.

« Aufredou, qui a roulé dans tous les ports de la Méditerranée, lança un refrain grivois célébrant les charmes des houris entrevues à Bizerte, dans un paradis pour matelots.

« Le musicien répéta, en écho, sur son instrument, cet allégre guilleret et voilà que, par un contraste bizarre, à la chanson d'amour succéda une lugubre mélodie où toute l'horreur sacrée de la poésie funéraire bretonne semblait gémir en notes désolées. C'était le chant des Morts que les mendiants vont clamer aux portes la veille de la Toussaint. Quand la petite flûte de Loeiz eut achevé son lamento funèbre, il était visible que l'état d'esprit de l'assistance était complètement modifié. Ces évocations d'outre-tombe ont toujours passionné l'imagination celtique. Entraîné sur cette pente, Burban conta l'intersigne qui l'avait prévenu de la mort de son frère, emporté par une lame au large d'Ouessant. Ces hommes rudes montraient des crédulités d'enfants. Braves devant le danger, ils éprouvaient des terreurs inavouées pour tout ce qui touche au « Royaume des ombres ». Kerfelec, qui avait fait des prouesses sur l'Yser n'aurait, pour rien au monde, couché seul dans un cimetière.

« Nous étions à l'ouest de l'Irlande quand, brusquement le temps fraîchit. Le *Saint-Gonéry* essuya un grain et le vent hurlait comme un damné dans les cordages. Une lame énorme s'abattit sur le pont, balayant net filins et agrès. Un baril de sel alla s'écraser comme une noix contre le bordage. L'eau se déversait avec fracas de babord à tribord et qu'est-ce que j'aperçois roulant sur les planches ?... Une tête... une tête humaine... oui... une vraie tête de noyé, la tête blonde de Fanch, du petit que nous avons immergé et que la vague nous rendait. Elle roulait, elle roulait, entraînée par l'eau. Elle frôla le pied de Burban qui hurla de frayeur. Je la saisis par les cheveux, des cheveux tout poisseux qui collaient aux doigts, je palpai les chairs froides. Les hommes me regardaient, épouvantés, avec des yeux fous.

« Je les examinai sévèrement l'un après l'autre :

— Fi den Doué ! (1)... je saurai qui est l'auteur de cette plaisanterie stupide.

« Bravement, Kerfelec s'avança :

— Je vas vous expliquer, capitaine... Fanch m'avait tant dit : « Je ne veux pas que les crabes me mangent les yeux »... Ah ! ça m'a coûté de faire l'opération... vous pouvez m'en croire !... J'aurais préféré être pendu... Par deux fois, le cœur faillit me manquer. Mon couteau à morue mollissait dans mes mains... Mais si je n'avais pas été jusqu'au bout, j'aurais toujours eu devant les yeux la figure de noyé du gosse... J'ai coupé la tête, je l'ai mise au fond d'un baril de sel pour la conserver. Je comptais l'emporter dans une caisse et lui donner le repos de la terre. Sans le grain, personne n'aurait su...

« Comment faire comprendre à ce fruste pêcheur ce que son acte pouvait avoir de choquant pour nos délicatesses de civilisés ?... La pensée d'une profanation quelconque ne l'avait même pas effleuré. Aucun intérêt matériel en jeu, une bonne volonté évidente. La Bible ne nous révèle-t-elle pas que le Lévitte d'Ephraïm, pour appeler plus sûrement la vengeance, fit douze parts — une pour chaque tribu d'Israël — du corps de sa femme outragée par les Benjamites ? Est-ce que les moines du Moyen-Age, porteurs de reliques, ne débitaient pas en morceaux les corps de leurs bienheureux ?... Notre temps moderne ne voit-il pas ouvrir la poitrine de certains morts illustres pour en arracher le cœur et l'enfermer dans des vases d'or et d'argent ?

« Et croiriez-vous que, malgré les explications de Kerfelec, la moitié de l'équipage resta persuadé que la tête de Fanch nous avait suivis et qu'elle était revenue à bord toute seule au milieu d'une vague ? »

Ce récit du capitaine du *Saint-Gonéry* m'est resté dans l'esprit comme un des plus macabres que j'aie entendus. Je connaissais de nom ce Kerfelec dont on m'avait parlé comme d'une sorte de forban chevaleresque.

Et longtemps, j'ai pensé à ce Celta sauvage qui coupa la tête morte de Fanch, afin de lui donner le bon oreiller de la terre bretonne.

(1) Fiden Doué ! Foi de Dieu !

## LE TABLIER D'ARGENT

Moi, dit un des hôtes du petit manoir breton tout enveloppé de brume automnale, ce n'est pas une histoire de chasse que je vous raconterai, c'est une histoire d'amour.

Quand les ans m'auront assis de tout leur poids au coin de mon feu, quand l'âge aura mis sa paix sur mon front chenu, j'aurai oublié bon nombre de ces aventures galantes dont s'enorgueillit trop facilement la vanité masculine. L'amour plébéien rencontré au tournant de la rue, sous sa tignasse blonde ou rousse, l'amour aristocratique qui m'attirait avec des doigts fins et des mots choisis, ne furent pour moi, la plupart du temps, que d'insignifiantes passades. L'homme polygame qui émiette son cœur tout le long du chemin émiette aussi ses souvenirs et il ne recueille rien de cette poussière misérable. Un seul amour est resté bien vivant dans ma mémoire, c'est un amour villageois en bonnet de dentelle et en sabots.

Je ne sais quelle fantaisie de blasé, quel goût du silence et de la solitude m'avaient poussé vers un flot farouche encerclé de rochers sur lesquels la mer s'acharnait. Un simple village de pêcheurs. Le troupeau de maisons, à la débandade, entourait l'église dans sa ronde de toits bleus. Le soir, le couchant allumait des lueurs d'incendie dans les vitres. Seul, le clocher meublait le ciel breton de sa fine aiguille de granit. Deux ou trois arbres rachitiques courbaient le dos sous le vent d'ouest. Parmi l'herbe fine et maigre des dunes, la flore marine s'essayait à vivre : les pavots de soie jaune, les ceillets sauvages, les chardons héraldiques.

J'étais à l'âge où l'on a tous les appétits. A l'unique auberge, j'avais été accueilli maternellement par une hôtesse tannée au soleil de soixante-dix étés et qui montrait sous sa coiffe blanche une tête de vieille bédouine ridée et couleur d'amadou. Elle me servait des « cotriades » de

poissons aux épices terribles, des coquillages de toutes sortes, des saucisses fumées au goémon dont l'acre odeur empestait son antre pendant deux jours. Dans ma chambre, vaste et claire, aux grosses poutres de chêne, un naïf poème de la mer s'inscrivait. Sur la commode, un second-maitre et un gabier me souriaient dans leurs cadres ; un rigide bouquet de corail cueilli aux îles lointaines rappelait les fabuleuses prairies marines. Deux gravures s'imposaient aux yeux sur la nudité des murs ; elles représentaient les beaux pavires d'autrefois, les voiles gonflées par le vent de l'aventure, légers, ailés, bondissants. La nuit, je faisais, en rêves, de merveilleux voyages sur un vaisseau du temps de Louis XVI. La figure de proue, au-dessus de la guibre, avait des cheveux de sirène, et le château de poupe, trois rangées de fenêtres avec vitres et galeries formant balcons.

Sur la grève de galets polis où je lisais en ayant dans les yeux le bleu immense du ciel et de la mer, j'aperçus un jour une paysanne aux mains blanches, assise sur un rocher et qui, de son aiguille alerte, fleurissait de fleurs chimériques un tulle aérien. Elle portait la coiffe du pays aux ailes palpitantes et toujours en mouvement. Jolie, la dentellière ?... non, mais des cheveux blonds qui voletaient dans le vent, une peau claire, une nuque fine et je ne sais quoi de frais, de jeune et d'attirant. Jusqu'ici je n'avais vu que des pêcheuses de bigorneaux et de palourdes, un mouchoir sur la tête, les pieds nus dans de gros sabots. Elles me bonjouraient rapidement au passage, la démarche pesante et sans grâce, le visage dur et fermé. La dentellière était là. Je fermai mon livre, je cessai de contempler la lente procession des nuées, de m'intéresser à l'éternelle bataille entre l'eau rageuse et les rochers qui la mordaient de leurs dents noires et coupantes. Mon instinct d'homme me poussait vers la seule femme de l'île. J'eus toutes les patiences et toutes les ruses pour apprivoiser la petite coiffe de mousseline qui battait de l'aile au moindre souffle ; d'ailleurs elle n'était pas farouche.

La dentellière habitait une maisonnette sur la hauteur, deux pièces m'expliqua-t-elle, une pour elle et une pour le « tad » (1).

(1) Tad, père.

Mais quand je demandai :

— Qu'est-ce qu'il fait, le tad ? pêcheur comme les autres ?

Elle répondit simplement « non » et prit cet air résolu et énigmatique qu'elle avait pour me faire comprendre qu'elle n'en dirait pas davantage.

Elle m'avait défendu de la suivre. Un jour que j'avais enfreint l'ordre, elle me fit faire deux fois le tour du village et finalement s'engouffra dans l'église d'où elle m'échappa par une petite porte.

Après toute une semaine de cour pressante, j'obtins un rendez-vous pour la première nuit noire. Il fallut lui jurer que je garderais le silence quoiqu'il advint, pour ne pas donner l'éveil au vieux père qui dormait de l'autre côté de la cloison et que je partirais bien avant le chant de l'alouette de mer. J'aurais promis tout ce qu'on aurait voulu. Connaissez-vous la faim du chasseur, à jeun depuis l'aube, qui, l'appétit aiguë par le grand air et la marche, se jette sur le pain de seigle de la ferme comme sur un mets délectable ?

Un soir que le vent faisait rage sous un ciel de tempête passé à l'encre de chine, Rozen vint me rejoindre sur la plage. On attendit que toutes les petites fenêtres du village, seules étoiles de la nuit terrestre, — la nuit marine brillait de tous ses phares, — fussent éteintes une à une. Alors elle me prit par la main.

Le chemin tournant et caillouteux me semblait interminable. Maintenant, nous longions un grand mur en dehors du village. Une porte qui n'était que poussée s'ouvrit silencieusement. A la lueur dansante d'une bougie, je vis une cellule de novice : des murs blanchis à la chaux, un lit, trois chaises, une table. Sur la cheminée, deux gros coquillages à la pointe effilée en forme de clochers, formaient un décor marin ; des roses penchaient leurs têtes lourdes au-dessus de la tablette de bois peint.

Rozen portait ce soir-là un merveilleux tablier gris argent fait d'une soie riche et chatoyante, brochée de grosses fleurs aux pétales lumineux. Le tissu aux cassures nettes, aux reflets profonds et somptueux me faisait penser à une robe d'infante. Je serrai sur mon cœur la précieuse petite princesse du vieux temps...

Un grincement pleurard de ferrures rouillées m'éveilla au matin. Rozen debout, déjà vêtue, ouvrait les volets. Le jour frileux commençait à poindre. La surprise faillit m'arracher un cri. Là, derrière les vitres, il y avait des croix et des croix ; des croix de bois toutes pareilles, peintes en blanc avec de grosses larmes noires. Les tombes villageoises s'alignaient, sépultures de pauvres sans recherches, du même modèle, simplicité égalitaire et démocratique. Voilà ce que cachaient les panneaux de bois soigneusement fermés. La fenêtre donnait sur le cimetière. Singulier décor d'idylle. D'un côté du mur, une couche chaude et deux vivants à la chair frissonnante et de l'autre côté le dortoir aux lits glacés. Rozen avait pour elle l'accoutumance mais moi ! ! ! A deux pas de la croisée, la glaise fraîchement remuée s'enflait en un tertre jaune. Mes yeux le fixaient obstinément. Qui donc dormait sous ce gros édredon de terre campagnarde ?

— Lise Carantec... vingt-cinq ans, me souffla Rozen.

J'entrevis des yeux clos, des doigts joints, de longs cheveux de paysanne, un jeune visage que la décomposition n'avait pas encore défiguré. Le beau tablier d'argent, étendu sur une chaise, accrochait la lumière dans sa trame brillante qui semblait tissée avec du clair de lune. Rozen me fit signe de me hâter et me poussa dehors après avoir exploré la route de ses yeux aigus.

Je savais maintenant quel métier faisait le « tad » ; il était fossoyeur. Rozen vivait avec les morts. Les fleurs magnifiques de la cheminée, les roses blanches, seul luxe du rustique logis, avaient sans doute été cueillies sur une tombe.

Je rencontraï dans le sentier de falaise un vieux douanier qui faisait sa ronde. Nous nous étions déjà salués au cours de nos promenades solitaires. Je ne sais quel démon me poussa à le questionner. Je lui montrai du geste la petite maison que je venais de quitter :

— Ça ne doit pas être folichon à vivre là-dedans ?

— Habitude, Monsieur. Le vieux y loge depuis trente ans. Il a enterré lui-même sa femme et ses deux fils. Si vous le voyiez ! Il prend les os à pleines mains comme vous prendriez de l'herbe. Il s'assoit sur la terre pleine de débris humains, pour manger son pain. Vous pourriez voir sous son lit et le long de la cloison des planches soi-

gneusement empilées. Ce sont des morceaux de cercueils qu'il met à sécher pour les brûler. Quand on entre chez lui l'hiver, on est ébloui par des flambées magnifiques qui illuminent la pièce. Et ça grésille et ça pétille avec des flammes bleues et des flammes jaunes, un vrai feu d'artifice. Un brave homme, le père. L'année du choléra il travaillait nuit et jour à creuser des fosses et il disait : « Faut en mettre un coup quand les clients donnent. » Mais la fille, monsieur, c'est le diable en personne. Et coquette ! et dépensière !... Elle voudrait être vêtue comme une « pennerez » et elle a réussi à le faire voler les morts. Tout le monde le sait. On l'a vue au pardon avec un tablier brillant comme de l'argent qui vaut le prix de trois ares de terre. Quel scandale dans le pays ! Ce tablier-là a été pendant trois ans dans un cercueil, c'était la dernière parure d'une riche héritière. La famille l'a reconnu. On a déposé une plainte. Rien à faire. L'enquête n'a pas abouti. Elle n'a tout de même pas osé le remettre.

(1) Pennerez, riche héritière.

## UN HONNÊTE HOMME

**N**ON, mon vieux, ce n'est pas simplement pour te dire bonjour que j'ai traîné tant de terre détrempe à mes bottes. C'est la curiosité qui m'a poussé sous la pluie, une curiosité qui n'attend pas et qui m'enfièvre comme une maladie. Tu vas me dire pourquoi, toi chasseur enragé, toi avocat qui as cessé d'avocasser, tu vas me dire pourquoi tu as manqué l'ouverture pour défendre un assassin ?... Ah ! tu l'as bien défendu ! Tu as empoigné la salle, le jury et même le président. Le président n'a pas dormi pendant la plaidoirie, on n'avait jamais vu ça. Et l'autre pauvre bougre qui te regardait bouche bée sur le banc des accusés ! Il n'en revenait pas qu'on pût donner pour rien une si riche éloquence, car ton client n'est pas un client sérieux, ce n'est pas un client qui paie. Alors ? Alors ? Alors ?

— Alors, tu veux savoir ? Eh bien ! je vais te dire pourquoi je me suis passionné pour Lezelour. Tu crois que c'est le paysan naïf, dépossédé par un aigrefin que j'ai défendu hier ? Ce n'est pas lui que j'ai défendu, c'est moi ; c'est ma conscience que j'ai rassurée en paroles sonores et qui ont porté. Oui, depuis trente ans que tu me connais, je suis un honnête homme ; je n'ai pas trompé, je n'ai pas volé, j'ai même un vieux fonds de religion pour lequel je me ferais griller comme saint Laurent, c'est la religion de la pitié. Eh bien ! tu me diras tout à l'heure quelle différence il y a entre l'honnête homme que je suis et le meurtrier qu'est Lezelour.

Moi aussi, je suis né sous un toit campagnard. Ah ! il faut avoir une ascendance de terriens qui ont lutté, les pieds dans la tranchée comme des soldats, qui ont conquis lambeau par lambeau le petit domaine familial pour savoir combien peuvent vous tenir au cœur les quatre murs de la maison et les quelques champs encadrés de talus. Cette maison que j'avais toujours connue, c'était pour moi comme un cher visage ; ses fenêtres, que le couchant illuminait, c'étaient comme de bons yeux qui me regardaient. La maison ! Je la voyais derrière mes livres pendant les années d'exil, et j'allais vers elle, le cœur battant, aux vacances.

L'enquête a révélé que la femme de Lezelour le trompait. Tu as entendu le mot naïf du président :

— Votre femme, Lezelour, avait un amant. Ce n'est pas son complice que vous avez tué dans un moment de colère aveugle, et, jusqu'à un certain point, excusable. Vous n'avez pas tué par amour, vous avez tué pour de l'argent.

La réponse de Lezelour a été superbe dans son laconisme : — Ma femme, Monsieur le président, je m'en fous.

S'il avait tué l'homme qui lui avait pris sa femme dont il se foutait, on l'eût facilement absout. Mais il avait tué l'homme qui lui avait volé son bien ; son bien, c'est-à-dire sa joie, sa gloire, le fief héréditaire dont il tirait profit et considération. Il avait tué l'adroit filou qui avait réussi à le déposséder en louvoyant à travers le code. Tu vas voir pourquoi j'ai pris en mains la cause de Lezelour qui est la mienne, oui, la mienne.

À ce moment-là, je faisais mon droit à Rennes. Ma mère m'envoyait un colis hebdomadaire dont le contenu me ravissait. C'étaient des pommes, — une joue rouge, une joue verte, — qui m'apportaient la senteur du verger ; je les flairais longtemps avant d'y mordre ; c'était du far aux prunes ou des châtaignes luisantes et brunes qui me faisaient penser aux joyeuses flambées d'octobre. Je recevais aussi chaque semaine une longue lettre qui reflétait, comme dans un miroir, les mille couleurs de la vie rurale. Les lettres s'espacèrent, puis devinrent hâtives, échevelées, incomplètes. Il y avait quelque chose de changé. Un télégramme m'appela d'urgence.

Dans l'allée de châtaigniers qui conduit à notre maison, je vis déboucher les vieilles en capots noirs que je connaissais pour les avoir vues à toutes les veillées mortuaires. Véritables pleureuses de l'antiquité, figurantes qui font partie de la mise en scène funèbre, elles restent là des heures entières, entre les cierges clignotants, le chapelet aux doigts, remuant inlassablement leurs lèvres blêmes.

— Un malheur chez nous, Marharit ?

— Jésus béniget ! C'est votre père. Marie-Cynthe est en train de réciter la prière de la malemort !

La prière de la malemort !

J'appris tout le drame poignant et terrible qui s'était

déroulé en mon absence. Mon père, trompé par un beau parleur de la ville, avait mis son avoir dans une entreprise qui n'avait pas marché. Sur un nouvel appel de fonds, il avait hypothéqué son bien pour sauver sa mise. L'affaire venait de craquer lamentablement. Et maintenant, il allait falloir vendre pour rembourser le prêteur.

Un flot de pitié et de colère me submergea devant la pauvre figure immobile creusée par le chagrin. Mon père s'était pendu dans un moment de désespoir. On lui avait mis un foulard autour du cou pour cacher le sillon bleuâtre qu'avait laissé la corde.

J'avais dix-neuf ans. J'étais à l'âge chevaleresque où l'on a le plus vivement le sentiment de la justice. La Justice ! je ne pouvais pas pardonner à cette vieille folle, aveugle et claudicante, d'être pour ainsi dire impuissante contre un misérable. Le malfaiteur qui avait détruit notre foyer n'était passible que d'un an de prison pour banqueroute frauduleuse. Un entr'acte de trois-cent-soixante-cinq jours imposé par la loi avant de lui permettre de jouir du magot caché !

Et sais-tu ce que j'ai fait, moi, l'homme intègre, le bon citoyen dont le casier a une blancheur d'innocence ?... J'ai pris mon fusil — j'étais un des meilleurs tireurs de la région — et je suis allé attendre, sur la route où il devait passer, l'homme qui avait causé notre ruine. Je l'ai attendu pendant trois heures, froidement résolu, caché derrière une haie d'épines, J'abattais, presque à coup sûr, les bécasses dans leur vol zigzagant et capricieux, je ne pouvais pas manquer un gros gibier sans méfiance. Je l'ai attendu jusqu'à la nuit et s'il a échappé aux deux balles que je lui destinais c'est que la Justice, qui est parfois maternelle pour les coquins, l'avait mis à l'abri en le coffrant le matin même.

Tu sais maintenant pourquoi j'ai défendu Lezelour. Il y a un meurtre que la justice des hommes absout trop facilement, c'est le meurtre d'adultère. Le meurtre d'adultère ! Ah ! mon vieux, laisse-moi rire !... Le meurtrier, le plus souvent, venge, non son cœur, mais son amour-propre. Quand on a vu de près la duplicité humaine, on se dit qu'il y a des meurtres autrement justifiés et des meurtriers autrement sympathiques.

## HEURES BRETONNES

et

## POÉSIES DIVERSES

## HEURES BRETONNES

### LA CHANSON DES AJONCS

**D**es landes de Lanvaux aux pentes de l'Arez,  
Têtu et prolifique,  
Vous fleurissez l'Armor, ô grands ajoncs dorés,  
Gloire et splendeur celtiques.

Vous enflamez les monts, déserts inviolés,  
Et vos robustes graines  
Ont conquis lentement les grands caps désolés,  
Vous embrasez les plaines.

Flambant sur les talus, encadrant les sillons,  
Eclairant les venelles,  
Ajoncs, bouquets serrés, essaims de papillons,  
Vos fleurs d'or ont des ailes.

Les fleurs sont au milieu, les épines autour  
Prêtes à les défendre,  
C'est comme un cœur breton où brûle un grand amour  
Mais qu'il faut savoir prendre.

Vous fleurissez toujours, — les roses n'ont qu'un temps, —  
O parute bretonne,  
Vos fleurs de métal clair qui dorent nos printemps  
Ensoleillent l'automne.

Par les jours gris de Mars, sous notre ciel éteint,  
Vous êtes la lumière,  
Vous mettez des reflets de flammes dans l'étain  
Mouvant de la rivière.

Et, premiers occupants des immenses landiers  
Aux vieux temps légendaires,  
Vous avez vu dresser les grands menhirs altiers,  
Les granits millénaires,

Votre éclat nous surprend en ce pâle Occident ;  
Dans les espaces vierges,  
Vos fleurs, feu végétal, brasier, buisson ardent,  
Ont des lueurs de cierges !

Et tant d'or répandu, de luxe et de beauté,  
Sur les landes en friches,  
Font au désert breton, pauvre et déshérité,  
Les printemps les plus riches.

La Bretagne enserrée entre deux océans  
Eut été trop sévère  
Sans votre fleur de feu qui lutte dans les vents  
Et revêt notre terre

De tant d'or amassé que, les yeux éblouis  
Par ce manteau de reine,  
Je chante votre los, ajoncs de mon pays,  
Floraison souveraine !

### LA CHANSON DES CLOCHERS

**D**ebout sur l'horizon, dessinés en grisaille ;  
Immuable décor,  
Clochers morbihannais, clochers de Cornouaille,  
Fins clochers du Trégor,

Clochers du Folgoët, de Ploaré, de Vanne  
Et flèches de Quimper,  
Et toi, contemporain de notre Duchesse-Anne,  
Roi du Léon, Kreisker !

Vous êtes les témoins de toute notre Histoire,  
De tout notre Passé,  
Nos drapeaux herminés et des siècles de gloire  
Devant vous ont passé.

Le granit qui dort dans l'ombre souterraine,  
 Sous la couche d'humus,  
 Se revêt de soleil et de clarté sereine  
 Et vibre aux angelus.

Si nos morts revenaient, ils chercheraient peut-être  
 En vain leurs vieux talus,  
 Et leur bourg rebâti qu'on ne peut reconnaître,  
 Leur toit n'existe plus.

Mais vous, vous nous restez comme points de repères,  
 Phares de l'infini,  
 Clochers des ducs bretons, clochers des monastères,  
 Floraison de granit !

Vous inscrivez là-haut sur notre azur celtique  
 Mêlé d'un peu de gris,  
 La ville épiscopale et le temple rustique  
 Des vieux saints du pays.

Le ciel illustré par vos pieuses images  
 A l'air d'un bleu missel,  
 Clochers qui nous chantez depuis les anciens âges  
 Votre chant fraternel.

Les soirs bretons sont pleins du grand Rêve mystique  
 Là-haut réfugié,  
 Et, sur les bois dormants, la paix évangélique  
 Tombe du ciel figé.

Grande œuvre des aïeux, ô poème de pierre,  
 Spirituel essor,  
 Les yeux des Bretons morts doivent s'ouvrir sous terre  
 Pour vous revoir encor !



## LA CATHÉDRALE DE QUIMPER

*A l'éminent et vénéré prélat Mgr Duparc,  
 évêque de Quimper et de Léon*

**G**ardienne d'un grand rêve, ô noble cathédrale  
 Dont les vieux chevaliers ont foulé le parvis,  
 Tu vis les jours de faste et la pourpre ducale,  
 François Deux, Duguesclin, les héros de jadis.

Couchés dans les enfeus ou couchés sous la dalle,  
 Nos grands morts et nos saints, doigts joints, sont endor-  
 [mis,

La Bretagne des preux, la Bretagne féale  
 S'enferme dans tes murs comme en des bras amis.

En te voyant debout, toi, la contemporaine  
 De nos vieux ducs bretons, ô cathédrale-reine,  
 Je sens passer comme un souffle d'éternité.

Je me mets à genoux dans ton grand vaisseau sombre  
 Et je ne suis plus rien dans ton ombre qu'une ombre  
 Qu'écrasent ton silence et ton immensité.



## LE PONT FLEURI DE QUIMPERLÉ

**P**ont quimperlois, vieux pont fleuri  
Chargé d'ans comme un patriarche,  
Des fleurs étoient ton granit  
Et font un jardin de ton arche.

Tu t'étonnes de ne plus voir  
Passer l'antique diligence,  
Ta rivière est un grand miroir  
Où se pencha la vieille France.

Où sont les galants cavaliers,  
Les carrosses portant couronnes  
Et les chars à bancs des rouliers  
Tanguant sur les routes bretonnes ?

Où sont donc les soldats du roi  
— Grandes bottes, moustaches fines —  
Qui s'étaient battus à Rocroy  
Et dans les auberges voisines ?

Où sont les beaux chevaux portant  
Les mariés de Cornouailles,  
Harnais fleuris, colliers tintant  
De leur double rang de sonnailles ?

Il ne te reste du vieux temps  
Que tes bouquets, gerbes légères.  
Tout rose et tout blanc, le printemps  
Met sa jeunesse sur tes pierres.

Granit froid qu'une floraison  
Vêt de sa grâce et poëtise,  
Tu ressembles au cœur breton,  
Où le rêve en fleur s'éternise.

## AU PRESBYTÈRE

**A** la campagne, il est charmant le presbytère.

Le grand portail en bois cache un peu de mystère.  
Voici l'humble maison que précède un jardin,  
La porte a son rosier grimpant et son jardin.  
Les gros murs un peu lourds, rejointoyés d'argile,  
Entendent résonner le latin de Virgile,  
Le français de Ronsard, le breton de Brizeux,  
Esprits des trois pays qui sont ici chez eux...  
Avec son puits biblique à la ronde margelle  
Avec son gros pommier, toit feuillu, verte ombrelle,  
Ce jardin qui n'a pas la moitié d'un arpent  
Est un vrai paradis terrestre... sans serpent !  
Mais la carabassen (1), vieille et sourde, est une Eve  
Qui ne ressemble pas à celle dont on rêve.

Aux vitres, les rideaux tombant en larges plis  
Ont la blancheur candide et raide des surplis...  
Les ceillets, vêtus des pourpres cardinalices,  
Ont-ils un encensoir caché dans leurs calices ?...  
On sent monter dans l'air, insinuant et fin,  
Hymne muet des fleurs, comme un vivant parfum.  
Les pavots au cœur lourd et les roses trémières  
Ont des teints réjouis de robustes fermières...  
Un merle siffle un air — petits yeux, noir camail —  
C'est un vieux locataire : on prolonge son bail.  
Les soleils rayonnants sont d'accessibles astres  
Et, toujours sur la brèche et cachant des désastres,  
Le sureau des vieux murs est là depuis vingt ans ;  
En Avril, à lui seul, il fait tout un printemps !...  
Les grains noirs du cassis semblent — Dieu me pardonne ! —  
Tombés du chapelet d'un moine ou d'une nonne.

(1) On appelle « carabassen » la bonne du curé.

Le bon curé sourit et bénit le Seigneur  
 Pour les fruits du verger, pour la feuille et la fleur.  
 Il connaît le pays toit par toit, pierre à pierre ;  
 Et, marin à son heure, il a, comme saint Pierre,  
 Sa barque que la mer chaque jour met à flots...  
 Au milieu de ses choux on le trouve en sabots,  
 L'arrosoir penché pour un copieux baptême ;  
 Sa maison est ouverte et son âme de même ;  
 Il partage son cidre et son pain et son lard,  
 Son hospitalité bretonne est tout un art.  
 Si la « carabassen », par la coiffe ennoblée,  
 N'est pas précisément gracieuse et jolie,  
 On peut lui pardonner ses trois poils au menton.  
 Son jupon rapiécé qui lui tombe au talon,  
 Son nez plein de tabac et qui déborde même,  
 Son « far » (1) est un chef-d'œuvre et sa soupe... un

[poème l...

(1) Sorte de pâtisserie bretonne.

## CROQUIS D'AUTOMNE

**O**ctobre vient. Adieu l'été, saison fleurie !  
 C'est la paix des longs soirs. Dans les âtres bretons  
 Flambent, joyeux et clairs, les premiers feux d'ajoncs.  
 De chaque toit perdu, de chaque métairie,  
 S'envole une fumée, âme des vieux tisons.

Les peupliers d'or clair encadrent la prairie,  
 Grand rideau frissonnant, vivante orfèvrerie.

Et voici les vents d'ouest, éternels vagabonds,  
 Dont la voix se lamente et menace et s'étonne.  
 Ils vont prendre d'assaut chaque maison bretonne,  
 Ebranlant les volets comme d'un poing brutal.

Sur les buissons mouillés que les mois noirs endeuillent,  
 Les chênes lentement, larme à larme, s'effeuillent  
 Sous la pâle clarté du ciel occidental.

## LE MIRACLE DES AJONCS

Légende bretonne

**A**u coin d'un feu d'ajoncs, pendant la saison noire,  
 Un vieux berger des monts m'a conté cette histoire...

C'était en douze cent, sous notre duc Arthur,  
 (La mémoire bretonne est un livre très sûr)  
 Le seigneur de Pordreff — que Satan le rôti —  
 De Callac à Spezet avait droit de justice.  
 Ses gibets se dressaient dans des vols de corbeaux ;  
 A Noël, il reçut en guise de cadeaux,  
 Par dérision, vingt brasses de cordes neuves,  
 De quoi faire beaucoup d'orphelins et de veuves.  
 Donc, le Seigneur Pordreff régnait par la terreur,  
 Le pays tout entier se courbait sous la peur,  
 Les manants, accablés par la dime et la taille,  
 Se taisaient craignant quelque horrible représaille.  
 Seul, un vieux solitaire, habitant le vallon,  
 Un vieil homme cassé qu'on appelait Gurlon,  
 Levant les bras au ciel dans ses manches de bure,  
 Condamnait le tyran d'une voix ferme et dure.

Un jour, Pordreff appelle Azalan, son vassal —  
 Ce pourfendeur fameux et ce soudard brutal —  
 Que l'on trouvait partout où l'on tue où l'on cogne,  
 Brigand toujours prêt à quelque basse besogne —  
 Il appelle Azalan, son ami, son féal :  
 « — Par la Mort-Dieu ! beau sire, il est au fond du val  
 « Un moine dont il sied d'abrégier la harangue.  
 « Un bon coup de poignard lui clouerait net la langue.  
 « Il passe chaque soir sur le chemin du roi,  
 « Tu pourrais, par hasard... » Azalan dit : — « Tais toi !  
 « J'ai peur de ce vieil homme au regard impassible.  
 « J'ai peur d'on ne sait quoi... j'ai peur de l'invisible,  
 « D'un chevalier fantôme attardé sur ses pas,  
 « J'ai trouvé Gurlon seul, Gurlon ne tremblait pas.

« — Peur d'un moine ! quel cœur as-tu dans la poitrine ?  
 « Peur d'un moine ! As-tu peur aussi d'une béguine ? »  
 Fait Pordreff dédaigneux... « Il n'est pas dit qu'un froc  
 « Aura fait reculer ma dague ou mon estoc. »

Le soir même, il s'en va, seul à travers la lande.  
 La nuit d'avril est bleue et la lune très grande.  
 Montre un visage blanc entre les peupliers ;  
 Sa clarté pâle et froide enchante les halliers.  
 Gurlon est là tout près et voici son royaume :  
 Un coin de lande, un champ, un petit toit de chaume.  
 Avec un rire aigu, caressant son poignard,  
 Pordreff dit : — « Je vais donc t'assagir, vieux bavard !  
 « Oh ! tu peux rengainer tes sermons au vinaigre !  
 « Ton âme de prêcheur sortant de ton cou maigre,  
 « S'envolera bientôt comme un oiseau de nuit ;  
 « Je la vois dans l'espace, aile noire qui fuit.  
 « Les pendus de Spezet dont le sort te contriste,  
 « Tu les verras de haut.. Le diaoul-dû t'assiste ! »

La barrière est ouverte et seul un champ d'ajonc  
 Défend ton toit de chaume, ô vieux saint bas breton !...  
 Pordreff passe au milieu de la flore sauvage,  
 Mais, renard pris au piège, il pousse un cri de rage !  
 Une force le tient, ses bras sont enserrés  
 Par des rameaux têtus aux ongles acérés ;  
 Et les griffes lui font, lancinantes piqûres,  
 Au plus vif de la chair mille et mille blessures ;  
 Les fleurs, abeilles d'or, se servent de leurs dards,  
 Innombrables essaims, minuscules poignards.  
 C'est en vain que Pordreff se débat, coupe et taille,  
 Il ne sortira pas vainqueur de la bataille.  
 Une branche l'enlace en un geste vivant,  
 C'est un instant tragique, un combat émouvant ;  
 La lande a de grands bras que la fureur redresse ;  
 Pordreff est haletant, une angoisse l'opresse ;  
 Le farouche tueur se sent un cœur d'enfant...  
 — « Qui donc es-tu, vieillard que la lande défend ?.. »  
 Pris par l'enchantement, par la Force Inconnue,  
 Il tend vers l'humble toit sa main sanglante et nue...  
 Comme un souple reptile, un ajonc sinueux  
 S'enroule à son front pâle et lui crève les yeux.

## EN BORDÉE

Il s'étaient quatre mathurins  
 Débarqués de la Melpomène  
 Quatre gabiers, fameux marins,  
 Quatre bons lapins de carène.

— « Que va-t-on faire ?... Allons, les gas,  
 Chez la mère Yvon jeter l'ancre !  
 Pare à virer ! Je ne vais pas  
 Rester là dormir comme un cancre ! »

Voilà les cols bleus attablés  
 Chez une bonne hôtesse en coiffe,  
 Et les quatre gosiers salés  
 Criant que le vent les assoiffe.

— La mère ! envoyez les couleurs !  
 Vin blanc, vin rouge et cidre jaune !  
 Apportez vos crus les meilleurs,  
 Du pain, un saucisson d'une aune !

On est des gas de Concarneau,  
 Ce soir, c'est la grande ribote,  
 Servez-nous du pinard sans eau,  
 Un marin ne boit pas de flotte !

S'il en boit, c'est bien malgré lui,  
 Quand il coule.. C'est son excuse...  
 Mam-goz ! Donnez-nous aujourd'hui  
 Le meilleur vin de la cambuse !

L'eau, c'est le pinard des harengs,  
 C'est un clystère pour bigotes,  
 Un apero pour cormorans,  
 C'est bon pour laver nos culottes !

## CIMETIÈRE BRETON

**S'** aime l'intimité du petit cimetière  
Où, dans les coins perdus, les ronces et le lierre  
Vivent comme chez eux. C'est à deux pas du bourg,  
Dans le décor des champs et des bois d'alentour ;  
Et si bas sont les murs et si claire est la grille  
Que les défunts, qui sont ici comme en famille,  
Peuvent revoir encor leur seigle et leur blé noir.  
Ce sont des paysans aux vieux noms du terroir,  
Fils d'une même race ingénue et mystique.  
Sur le tertre fleuri, sur la tombe rustique,  
Les vieilles du pays ont des gestes pieux  
Un espoir obstiné console leurs adieux.  
Toute une humanité passagère et fragile  
Attend le grand réveil promis par l'Évangile...  
Et l'on voudrait dormir dans ce vert horizon,  
En ayant là tout près sa petite maison  
Où la vie a repris, inlassable, éternelle.  
Peut-on jamais mourir quand on se renouvelle ? ..  
Quelque chose de nous survit, mystérieux,  
Nous ne sommes pas morts quand un fils a nos yeux !

## LE CIMETIÈRE DE PRIZIAC

**N** un petit cimetière entourant une église.  
Des croix de bois, blancheurs sur la muraille grise...  
Arbre de deuil, un if, l'if traditionnel,  
Lève ses grands bois noirs sur le bleu clair du ciel ;  
Il dit l'éternité ; c'est l'arbre symbolique,  
Aussi noble, aussi vieux que l'olivier biblique.  
Le printemps villageois a conquis ce jardin.  
Les pavots paysans et les yeux bleus du lin  
S'ouvrent tout près des lys, et même un chardon ose  
Déployer ses piquants à côté d'une rose.  
Rien qu'un muret. Les morts sont tout près des vivants,  
Salués du regard amical des passants...  
Des marches de granit, un échelier de pierre,  
Et, sur un tertre jaune, une vieille en prière...

## SUR LA TOMBE DE JOS PARKER

**T**e voilà donc couché, toi, le coureur de route,  
Le chantre des vergers et des chemins bretons ;  
Ton fantôme nomade ira revoir sans doute,  
De Pleuven à Beg-Meil, les pommiers en boutons.

C'est un peu ton domaine, ô barde-gentilhomme !  
De ton bâton ferré, droit comme Durandal,  
Tu fis lever la grive ou tu fis choir la pomme  
Et tes yeux s'emplissaient du décor automnal.

Si tu me vois debout près de toi, je suppose  
Que tu ne comptes pas qu'à ton dernier lit clos  
J'apporte le tribut d'un lis ou d'une rose,  
D'un bouquet citadin en un jardin éclos.

Non !... Je sais ce qu'il faut à ton cœur de poète,  
C'est la fleur des talus et la fleur des landiers,  
Digitale, genêt, bruyère ou violette,  
C'est l'œillet de la dune ou la fleur des pommiers.

Tu reconnaîtras bien leur arôme sauvage,  
Ce parfum du terroir, parfum de notre été,  
Toi, le chantre des bois, toi, l'oiseau de passage :  
Un Breton s'en souvient pendant l'éternité.

Près du lech de granit, harmonieux et svelte,  
Où la gerbe des champs achève de mourir,  
Je te revois vivant et tes yeux bleus de Celte  
Comme une double fleur semblent s'épanouir.

## SUR LA TOMBE D'UN RECTEUR DE GOURIN

Hic jacet  
D. Joannes Maria  
LE GOREC  
Rector Parochiae  
GOURIN  
Merito Dictus  
TAD MAD



Voilà plus de cent cinquante ans  
Qu'il dort à l'ombre de l'église,  
Et j'ai lu ces mots émouvants  
Gravés sur une dalle grise :

Il mérita d'être appelé  
« Tad mad », c'est-à-dire bon père,  
Son corps sous la terre est scellé,  
Son esprit vit dans la lumière.

Il dut faire, en rude Breton,  
Cœur fraternel, âme d'apôtre,  
Cent fois le tour de son canton  
Pour aider l'un, consoler l'autre.

Il s'en allait portant en main  
Les huiles, l'hostie ou le baume,  
Et les monts, par un dur chemin,  
Le menaient vers un toit de chaume.

Tad mad ! ces mots simples sont beaux !  
Le marbre fin du cénotaphe,  
Le bronze des riches tombeaux  
N'ont pas eu plus noble épitaphe.

C'est une page de granit  
Cette pierre que je contemple,  
Les deux mots bretons qu'on y lit  
Ont la vertu d'un grand exemple.

Ils disent que l'apôtre obscur,  
Couché dans sa tombe d'argile,  
Aima son prochain d'un cœur sûr  
Et vécut selon l'Évangile.

## MARIE A GUILLIGOMARC'H



C'est dans un bourg perdu, c'est à Guilligomarc'h,  
Que repose Marie en l'enclos campagnard,  
Où les morts endormis au fond d'un lit d'argile  
Attendent le réveil promis par l'Évangile.

Elle n'a plus de tombe. Où donc est-elle ici ?  
Sous le lierre rampant ? Sous le sureau fleuri ?  
Sous l'églantier ? Sous la verte toison de l'herbe ?  
Le printemps lui fait-il l'aumône d'une gerbe ?

Elle eut le sort commun à nos morts paysans ;  
Le « repos éternel » dure huit ou dix ans.  
Les humbles gardent peu la tombe qu'on leur prête,  
Et l'on n'épargna pas la muse du poète,  
Cette sœur de Mireille et de Mona Lisa,  
De Roxane au balcon et de Graziella.

Plus de croix, plus de nom. Elle est ici. Personne  
Ne peut la séparer de la terre bretonne.  
Brizeux dort sous son chêne auprès de Keroman,  
Qu'a-t-on fait de Marie, âme du beau roman ?

Quand la dernière fois, sous la porte en ogive  
De son logis rural de paysanne active,  
Elle passa, raidie en un gros drap de lin,  
Un long cortège noir emplissait le chemin.  
Sous tous les toits du bourg, dans chaque métairie,  
Ce soir-là, longuement, on parla de Marie...  
Des collines du Scorff au vieux puits du Moustoir  
Son fantôme léger hante l'ombre du soir.  
Au détour du chemin, près du chaume qui penche,  
On croit la voir passer à chaque coiffe blanche.  
Elle enchante le bourg au nom sonore et doux,  
Arzano, dont l'Argoat tout entier est jaloux.  
Paysanne au cœur fort, ce fut l'épouse sage,  
Elle fila du lin, fidèle à son village...  
L'amour de deux enfants qu'un poète a chanté  
Sur tout ce pays chaste a mis de la beauté.

Note. — Depuis que cette poésie fut écrite, l'emplacement de la tombe de Marie a été repéré. En 1932, un préfet du Finistère,

## A BOTREL

Réponse à Marie-Paule Salonne  
qui demandait pourquoi tous les clochers de Bretagne  
n'ont pas sonné le glas à la mort de Botrel.

Pour leur poète mort, si tous les clochers proches,  
Les clochers de Névez, de Riec, de Nizon,  
N'ont pas rempli le ciel d'une triple oraison  
Et prié pour le barde, à tout vent, toutes cloches,  
Si les clochers des ports, ces bergers de la mer,  
Les clochers de Paimpol, de Port-Blanc, d'Audierne  
N'ont pas, comme des mâts, mis des drapeaux en berne,  
Et rempli l'horizon de leur regret amer,  
Si les clochers des bois, les clochers des prairies,  
Les clochers de Carhaix, de Baud, de Rumengol  
N'ont pas même essayé de suivre son envol  
Et fait vibrer pour lui les verrières fleuries,  
Si, pour le barde mort, vous n'eûtes point de chants,  
Chapelles de la dune, et vous, églises-reines,  
Grand vaisseau de Quimper et Saint-Pierre de Rennes,  
Saint-Maudé, Saint-Armel, oratoires des champs,  
Si l'on n'entendit pas parler les cathédrales  
Et si saint Corentin ne fit pas de sa main  
Retentir un tocsin douloureux, surhumain,  
S'il n'éveilla pas les vieilles cloches ducales,  
C'est que les cloches ont, dans le soir, entendu,  
Remplissant tout le ciel de sa lente cadence,  
Un immense tocsin leur imposant silence,  
Un long glas déchirant qui sonnait, éperdu...  
Cloches des Monts d'Arrée et vous, cloches des plaines,  
Esprits aériens faits d'un bronze vivant,  
Vous avez entendu ce long glas émouvant,  
Que ne percevaient pas nos oreilles humaines.  
Formé de mille voix et de mille rumeurs,  
Il passait par-dessus les bois, les champs, la grève...  
Ce tocsin douloureux sonnait, sonnait sans trêve,  
C'était le glas sans fin qui montait de nos cœurs !

M. Lhommédé, avait émis l'idée de marquer cet emplacement par un modeste monument. L'idée fut reprise par le « comité lorientais du monument Brizeux au Pont Kerlo », comité reconstitué à cet effet en 1939 par M. A. Degoul-Desroseaux, et elle aurait été mise à exécution si la guerre n'était survenue.



Au cimetière de Carnel (Lorient)

La tombe de Madeleine DESROSEAUX

(A l'ombre du chêne de Brizeux,  
emplacement offert par la Municipalité lorientaise)

## POÉSIES DIVERSES

### HEUREUX CEUX QU'ON ATTEND

**L** n'est qu'un vrai chagrin, immense et noir, total :  
C'est celui qu'aucun cœur ne partage ou console,  
Celui que n'atteint pas la main ou la parole  
Et que l'isolement ceint de son mur claustral ;  
Le chagrin ignoré, farouche et qu'on oublie  
Comme on oublie un mort, un absent, un reclus,  
Le chagrin qu'un ami ne visitera plus,  
Triste comme une tombe où personne ne prie !

La douleur véritable est faite d'abandon,  
Et celui que coudoie encore une tendresse,  
Qui cueille l'amitié, l'amour ou le pardon,  
Ne connaît pas le fond de l'humaine détresse.

Toi qui portes la croix si lourde des soucis,  
Va sans te plaindre si les chemins te conduisent  
Vers la femme qui t'aime et le vivant logis,  
Vers la lampe et le feu, vers les vitres qui luisent,  
Décelant un décor intime et si tentant :  
La table illuminée ! Un rond clair sur la toile !  
Le bonjour coutumier !... Heureux ceux qu'on attend !  
La lampe symbolique est l'accueillante étoile,  
C'est comme un cœur brûlant qui revit chaque soir.  
Heureux, malgré ses deuils, l'homme qui peut se dire  
Qu'au bout du chemin dur, au bout du chemin noir,  
Il aura sur son seuil la clarté d'un sourire !...  
Une chère présence anime la maison,  
Réveille les échos, donne une voix aux choses,  
Voici des fruits, des fleurs, gloire de la saison,  
Goûte ces raisins bleus et respire ces roses !...

O porteuse de baume, ô femme qui fais don  
De ta tendresse active et de ta vigilance,  
Dis à l'homme attristé, dis à ton compagnon  
Que la douleur immense et profonde commence  
Au seuil du logis noir plein d'ombre et de silence...

## VIEILLE FILLE

**F**audra-t-il donc rester fille  
Quand on rêve d'un beau gas ?  
O jeunesse qu'on gaspille,  
Le printemps n'attendra pas !

Son sourire n'est qu'un piège,  
Il part ! adieu les espoirs !  
Il va tomber de la neige  
Sur les cheveux blonds ou noirs.

Faudra-t-il être à l'automne  
La fleur que l'on oublie ?  
La pauvre fleur que personne  
Ne prit et qui se fana ?

Grâce morte ! beauté vaine !  
On attendit tout le jour...

Le soir de la vie humaine  
Est triste au cœur sans amour.



## LE NOËL DE SIMÉON

**D**ans le ciel fleuri de Judée,  
Voici l'astre annonciateur.  
Debout berger, debout, pasteur,  
Debout pâtre de la Chaldée !  
Tout Israël est prosterné !  
Jésus le roi des rois est né !  
L'étoile va se mettre en marche.  
Allons, Peuple, réveille-toi,  
Gardeur de troupeaux ou bien roi,  
Adolescent ou patriarche !

Chacun reconnaît le signal.  
Le ciel se lit comme une page,  
Et Balthazar, le vieux roi mage,  
Offrira le lin virginal.  
Gaspard, qui possède un empire,  
Emportera comme présent,  
Dans quatre grands vases d'argent,  
Le nard et l'encens et la myrrhe.  
Quant au troisième roi, Melchior,  
Ce fut toute une caravane  
Un cheval, un mulet, un âne  
Qu'il chargea d'ivoires et d'or.

Enoch, chevelu comme un saule,  
Pauvre pasteur, dit en tremblant  
— « Seigneur, je n'ai qu'un agneau blanc,  
« Je le prendrai sur mon épaule ».  
— « Moi, dit Siméon, c'est bien pis.  
« Je n'ai pas même une brebis,  
« Rien ! ni miel, ni laine, ni toile !  
« Les rois iront ; au milieu d'eux,

« Je serai gueux entre les gueux...  
« Pourtant je veux suivre l'étoile ! »

\*  
\*\*

Et bientôt les voilà partis  
En suivant l'étoile sacrée  
Par les blancs chemins de Judée  
Vieux rois et pasteurs de brebis...

\*  
\*\*

Gloire au Seigneur ! Voici la Crèche !  
Les rois, mages sont bien surpris  
Car Jésus, roi des rois, n'a pris  
Pour lui qu'un peu de paille fraîche.

Apportez les vases d'argent  
Les colliers et les diadèmes  
Faites briller l'or et les gemmes  
Aux yeux du petit roi-enfant !

Le ciel est comme une prairie  
Où tous les astres sont éclos  
Et tous les célestes échos  
Chantent le blond fils de Marie.

Siméon arrive à son tour  
Et, raillé par les juifs avides,  
Il s'agenouille, les mains vides,  
Mais le cœur débordant d'amour.

Dit : « Je n'ai rien, pas même d'être,  
« Comme vous je suis pauvre et nu ;  
« Pourtant, de loin, je suis venu.  
« Jésus Roi ! Je ne suis qu'un pâtre. »

Alors, passe comme un frisson ;  
Jésus sourit à ce spectacle,  
Et voilà son premier miracle :  
Il tend les bras à Siméon.

(1) Cette poésie a été dite avec accompagnement d'un fonds musical de A. Degoul-Desroseaux, qui ne peut trouver place ici.

## LA MÉDISANCE

rapaud et pie, ô bête étrange,  
Vipère, hyène, scorpion,  
Griffue, ailée — et rien d'un ange —  
Moitié femme et moitié démon,

D'un œil malveillant et sévère,  
Aigrie ainsi qu'un mauvais vin,  
Tu comptes les grains de poussière  
Sur les meubles de ton voisin.

Sans sourire, morne et revêche,  
Tu médis entre deux *ave*,  
Ton cœur est un noyau de pêche,  
Aussi dur et mort qu'un pavé.

A l'église, tu t'agenouilles,  
Dans un reflet vert de vitrail,  
Marmonnant comme les grenouilles.  
Tête basse sur ton poitrail ;

Mais quand, dans la source lustrale,  
Tu mets la main... Rage ou pitié !  
Des larmes coulent sur la dalle,  
Tu fais pleurer le bénitier !

(Le Château de la Pluie.)

## LA FONTAINE

J'ai cessé de chercher la Princesse Lointaine,  
Les Chevaliers, les Preux, l'irréelle Beauté,  
Et suis venu mirer, ô tranquille fontaine,  
Dans ton cœur d'argent pur mon cœur désenchanté.

Je te vois jusqu'au fond... Près de toi, l'âme humaine,  
Insondable au regard, semble une immensité  
Où la douleur se cache, où la joie incertaine  
N'apparaît qu'un instant en son flot agité.

Esprit du bois agreste, ô source fraternelle,  
O primitif miroir, rayonnante prunelle  
Que traverse un regard et qui jamais ne ment,

Petite source claire au doux parfum sauvage,  
O durable fraîcheur !... Pourquoi donc, à tout âge,  
N'avons-nous pas ton cœur candide et transparent ?



## LE BON CYRÉNÉEN

Pour que la volonté du Père s'accomplisse,  
Jésus monte au Calvaire, accablé par la croix...  
Le bois rude est pesant et le ciel est sans voix.  
Le fiel de l'abandon est au fond du calice.

Mais arrive Simon, le bon Cyrénéen...  
Il prend la croix trop lourde... O geste qu'on envie !  
O divine pitié qui sauve et purifie  
Et lave du péché comme l'eau du Jourdain !

Jésus s'en allait seul, sans amis, sans apôtres...  
Heureux qui se trouvant au douloureux chemin  
Lui donna de son cœur et l'aida de sa main !

Plaignons ceux qui n'ont pas porté la croix des autres.



## TABLE DES MATIÈRES

<i>Du Soleil sur la lande.</i>	
Séraphine .....	3
Le legs Boissec .....	11
Une pièce rare .....	16
La reine des courlis .....	22
Le gros lot .....	30
<i>Cortes d'Occident.</i>	
Jean Hazard .....	36
Retour d'Islande .....	43
Le tablier d'argent .....	49
Un honnête homme .....	54
<i>Heures Bretonnes.</i>	
La chanson des ajoncs .....	59
La chanson des clochers .....	60
La cathédrale de Quimper .....	62
Le pont fleuri de Quimperlé .....	63
Au presbytère .....	64
Croquis d'automne .....	65
Le miracle des ajoncs .....	66
En bordée .....	67
Cimetière breton .....	68
Le cimetière de Priziac .....	68
Sur la tombe de Jos Parker .....	69
Sur la tombe d'un recteur de Gourin .....	70
Marie à Guilligomarc'h .....	71
A Botrel .....	72
<i>Poésies diverses.</i>	
Heureux ceux qu'on attend .....	73
Vieille fille .....	74
Le Noël de Siméon .....	75
La médisance .....	77
La fontaine .....	78
Le bon Cyrénéen .....	79

## Quelques opinions sur l'œuvre de Madeleine Desroseaux

- DE L'AUTEUR. — Je voudrais écrire en bon français des choses qui aient du sens et, autant que possible, du bon sens. (*Dépêche de Brest*, interview de Madeleine Desroseaux, par Ch. Chassé.)
- CH. LE GOFFIC. — C'est la plus gaillarde, la plus décidée, la plus réaliste de nos femmes poètes (Préface des *Heures Bretonnes*).
- GAVOTY. — Gens et choses sont évoqués avec un talent savoureux et original (*Revue des Deux-Mondes*).
- J. CHARPENTIER. — Plus familiers et, surtout, moins épiques et moins légendaires que ceux de Le Braz, ses récits ont, en revanche, de la bonne humeur, sinon de l'humour (*Mercur de France*).
- André FONTAINAS. — Madeleine Desroseaux écrit le vers français avec convenance et avec goût (*Mercur de France*).
- H. TALVART. — M. D. nous aide à apercevoir le vrai visage de la Bretagne avec plus que de l'amour, avec une sorte d'intuition fortunée (*Nouvelles Littéraires*).
- LE TREICH. — Quel guide attachant que Madeleine Desroseaux ! (*Gringoire*).
- Amélie MURAT. — Du soleil sur la lande, oui, et de la claire joie sur les fronts et dans les esprits (*La Vie Catholique*).
- A. DUPOUY. — Ses vers, plus narratifs que lyriques, rendent à merveille l'émotion qui ne s'abandonne pas (*Monde Illustré*).
- A. CABUET. — Récits d'un savoureux pittoresque et riches d'essence régionale (*Illustration*).
- A. PRAVIEL. — Réelle force d'observation et sobriété de style fort agréable (*Polybiblion*).
- ORION. — Langue rapide et drue, même verte ; un dialogue éblouissant, irrésistible (*Action Française*).
- F. MILLEPIERRES. — Langue savoureuse, salée, poivrée, mais aussi parfumée de fins aromates (*Nouvelle Revue Critique*).
- H. COLLEYE. — Talent fait d'observation et de bonhomie, de primesaut et d'application, avec, brochant sur le tout, une inépuisable bonne humeur et la saine gaieté de quelqu'un qui n'a pas la tête à l'envers (*Métropole d'Anvers*).
- B. JACQUEMIN. — Style simple, alerte, vivant, avec une richesse descriptive remarquable (*Les Amitiés françaises*, Belgique).
- VOLLAEYS. — N'oubliez pas d'emporter du Soleil sur la lande, quand vous partirez en vacances (*La Française*).
- J. DES COGNETS. — De la verve, de la grâce dans les paysages, un style dru et gaillard (*Ouest-Eclair*).
- LOUIS EVEN. — Ah ! c'est bien du soleil qui nous entre à flots dans l'âme, dissipe le cafard et balaie les soucis (*Dépêche de Brest*).
- A. LEROIS. — Tout ce qui fait la valeur d'un conteur : vivacité, verve, émotion, vérité des physionomies, concision, simplicité. Madeleine Desroseaux le possède (*L'Ami de la Bretagne*).
- A. MACHARD. — Madeleine Desroseaux n'est pas de ceux dont il est dit qu'ils ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre (*Nouvelliste de Bretagne*).
- ANNIE. — Certains poèmes des Heures Bretonnes trouveront place un jour dans une Anthologie des poètes du xx<sup>e</sup> siècle (*Ouest-Eclair*).  
Etc.

50